6ème ANNEE — PRINCE-ALBERT, SASK., JEUDI 18 JANVIER 1917 — No. 45

Organe des Catholiques de langue française du Nord-Ouest.

ABONNEMENTS :
Un an (Canada).......$1.60
Un an (Etranger) fr7 50 $1.50

ANNONCES
La ligne (1ère insertion) $0.12
Insertions subséquentes 0.08
Mariage, Décès, Naissance. - - - - .25



Le seul journal français de la Saskatchewan

REDACTION :
405, 13ème RUE

ADMINISTRATION
1303, 4ème Avenue Ouest
Prince-Albert, Sask.
Téléphone 2964

A.-F. AUCLAIR, O.M.I., *Directeur* — PUBLIÉ PAR LA CIE LA BONNE PRESSE LTÉE. — J.-P. DAOUST, *Gérant*

Vers la paix

Ce n'est pas de la paix en Europe que nous voulons parler. Nous la désirons tous ardemment, certes, mais le moment n'est pas encore venu d'espérer la voir s'établir sur les bases solides de la justice et de l'équité.

Dans notre cher Canada aussi, hélas! nous avons connu trop longtemps l'état de guerre plus ou moins ouverte, plus ou moins aigüe, entre les deux principaux éléments qui le composent, et c'est sur ce terrain-là que nous croyons discerner à l'horizon certaines lueurs d'espoirs, prometteuses d'un lendemain meilleur.

D'une façon générale, nous nous arrêtons davantage aux attaques dont nous sommes l'objet de la part de nos adversaires qu'aux témoignages de sympathie qui nous viennent du même côté. Ceci est une conséquence naturelle des conditions imposées à toute minorité qui se trouve dans l'impérieuse nécessité d'être constamment sur la défensive pour garder ses positions. Qu'il soit bien entendu que nous n'en apprécions pas moins à sa valeur toute manifestation de sentiments, toute expression d'opinions favorable à notre cause. Il semble qu'elles deviennent, de ce temps-ci, de plus en plus fréquentes, et nous nous en réjouissons. A certains signes peu équivoques, on se rend compte que quelque chose est en train de changer chez nous et que les rapports entre les deux grandes races sont à la veille d'entrer dans une phase nouvelle. Il est certain que des deux côtés on aspire à la paix, on l'estime indispensable et l'on se montre décidé à faire des sacrifices pour l'obtenir.

Sans doute, nous sommes encore en butte à des attaques injustes que nous avons à repousser, sans parler des insultes que nous voulons ignorer: mais en revanche, des Anglo-Canadiens, et non des moins autorisés, prennent courageusement notre défense. Les cas sont même devenus si fréquents que nous avons peine à les signaler tous. Certaines questions brûlantes, qui nous apparaissaient grosses de menaces pour l'avenir, prennent soudain une tournure très encourageante. C'est ainsi que la crise scolaire ontarienne, qui était tout simplement désespérée il y a quelques mois, se présente aujourd'hui sous un jour tout nouveau, présageant la fin de la lutte. Notre confrère le *Droit*, exposant la situation au début de la présente année scolaire, intitule son article: "L'espoir et la confiance renaissent".

La visite de la délégation de la "Bonne Entente" de la province de Québec à l'Onatrio n'aura pas peu contribué à opérer ce rapprochement des deux races et à étendre ce besoin d'apaisement qui se manifeste un peu partout. Il n'y a pas de doute que des rencontres de ce genre entre hommes d'affaires pondérés, éclairés et animés de bonne volonté, sont de nature à faire tomber bien des préjugés, à dissiper bien des ignorances. Les représentants les plus autorisés du Québec sont allés *causer* simplement, amicalement, avec leurs concitoyens de la province voisine. Ils se sont montrés eux-mêmes tels qu'ils sont, tels qu'ils entendent rester; ils ont exprimé clairement à quelles conditions il y avait moyen de s'entendre et quels avantages ils en retireraient tous. "Puisqu'il nous faut vivre ensemble, leur a dit Sir Lomer Gouin, pourquoi ne pas vivre en paix?" Et cet argument de gros bon sens, dépouillé de tout artifice oratoire, n'a pas manqué de frapper des gens comme eux, habitués à envisager toutes choses du point de vue pratique.

Des manifestations de ce genre ont toujours leur répercussion heureuse à travers le pays et y progagent les idées saines qui doivent nous donner la paix et l'harmonie. Il va sans dire que de nombreux journaux ont commenté favorablement la visite de la délégation de la "Bonne Entente". Il nous a été particulièrement agréable de voir le *Saskatoon Phoenix*, à cette occasion, dénoncer l'hostilité ouverte entre Canadiens-français et Canadiens-anglais sur la question des langues et regretter que nos soldats qui vont en France ne soient pas tous en mesure de parler français. Cette parole de bons sens nous dédommage un peu de certains articles malveillants que nous avons eu naguère à relever dans la même feuille. Il y a quelque chose de changé aussi dans les rédactions de quelques journaux, et ceci est de bon augure.

Puissions-nous donc avoir enfin la paix, dans notre cher Canada, entre les deux grandes races appelées à y vivre côte à côte! Cette paix que nous appelons de nos vœux comporte des relations plus cordiales, plus charitables, plus intelligentes; elle suppose le concours de toutes les bonnes volontés, la tolérance pratique des divergences de croyances, de coutumes, de religions et de langues. Elle n'exige l'abandon d'aucun droit substantiel, d'aucune aspiration légitime. Bref, la paix dont il s'agit n'est pas la paix allemande, la paix de la domination du plus fort sur le faible, mais la paix d'une loyale et sindère alliance, la paix dans la justice et l'équité.

L'invasion de l'Ouest par les Américains

Le *Franc-Parleur* signale le fait suivant:

Il existe à Redcliff, Alberta, une succursale de la Canadian Western Steel Company qui fabrique des munitions. Cette succursale a été organisée par l'achat d'une fabrique de camions automobiles, et plusieurs ouvriers de cette fabrique ont été remerciés de leurs services. Le surintendant de l'usine est un M. J.-M. Fraser, qui vient de Walla-Walla, dans l'état de Washington, ainsi qu'une quinzaine de familles qui ont été importées des Etats-Unis. La fonderie attachée à l'établissement est sous la direction d'un M. W. Muse, de Spokane. En outre des Américains qui sont employés dans cette fabrique, il y a aussi des Chinois et des Bulgares, et sur les six ou sept mille piastres de gages qui sont payés tous les mois, une très faible portion est dévolue aux Canadiens.

La conférence des ministres provinciaux et le problème des soldats retour du front

La conférence des ministres provinciaux, tenue à Ottawa ces jours derniers, a discuté le plan du gouvernement fédéral et ceux des gouvernements provinciaux en vue de la colonisation. On a même abordé la question de la mise en culture des terres non productives actuellement entre les mains de particuliers. L'impérieuse nécessité universellement reconnue et tous d'augmenter la production a été universellement reconnus et tous les gouvernements sont décidés à travailler à cette œuvre vitale.

La question de faciliter les emprunts à la population rurale et la meilleure méthode de coopération entre le pouvoir fédéral et les provinces à cet effet ont été également étudiées.

Il a été entendu que la préférence serait donnée aux anciens soldats pour les emplois du service civil.

Une délégation représentant différentes organisations de soldats retour du front s'est présentée devant M. Roche, ministre de l'Intérieur. Elle a demandé à ce que ses membres soient consultés avant qu'une loi en faveur de la colonisation des soldats soit définitivement adoptée et que le système de "scrips" des vétérans de la guerre du Sud-Ouest africain ne soit pas remis en vigueur. Le ministre n'a pas hésité à donner l'assurance qu'il n'y aurait plus de "scrips", ce système encourageant beaucoup plus la spéculation que la colonisation pratique par les anciens militaires.

Pour la prohibition générale

Mécontente de la réponse de M. Borden à sa requête pour la suppression de la manufacture et de l'importation des liqueurs dans tout le Canada, la députation de la tempérance a décidé d'inaugurer une grande campagne en vue de forcer la main du gouvernement. L'organisation en est confiée à George A. Warburton, président du comité des cent, qui a mené à bien la pétition en faveur de la prohibition dans l'Ontario. On fera pour tout le Dominion ce qui a été fait l'hiver dernier pour l'Ontario. Des pétitions circuleront à travers chaque province et une députation monstre envahira la capitale pendant la session.

Si les neutres savaient...

Le cardinal Mercier, dans une lettre privée que publie la *Croix* de Paris, déclare: "Nous sommes tous prisonniers ici, mais si les neutres connaissaient le traitement qui nous est infligé, ils ne se contenteraient pas de remontrances verbales. S'ils le faisaient, ce serait à désespérer de la charité fraternelle et de l'humanité".

Le cardinal ajoute en postscriptum que les Belges, bien que déprimés, ne sont pas du tout découragés et que bien peu d'entre eux désirent la paix sans la victoire.

Le Sénateur T. O. Davis est malade

Le Sénateur T. O. Davis, est malade chez lui à Prince-Albert, souffrant des suite d'un coup reçu accidentellement sur la tête. Il est sous les soins de deux spécialistes de Winnipeg qui l'ont opéré mardi dernier. Son état est satisfaisant.

SIMPLES NOTES

C'est aujourd'hui que le parlement fédéral entre en session à Ottawa. La législature du Manitoba est ouverte depuis le 11. La semaine prochaine, l'assemblée législative de Régina se réunira également, et le 6 février, ce sera le tour de celle d'Edmonton.

* * *

La distribution des cartes du Service national a été faite sans beaucoup de discernement, dit-on, dans la province de Québec. Dans plusieurs cas, on a transmis des cartes anglaises à des Canadiens-français et des cartes françaises à des Anglais.. Il était pourtant bien simple d'avoir une carte bilingue qui eût convenu pour tout le monde. Et les Franco-Canadiens de l'Ouest n'eussent pas été ainsi mis dans la nécessité de retarder leur réponse au questionnaire officiel.

* * *

Constantin accepte les conditions des Alliés... Mais personne ne s'avisera de voir là une victoire diplomatique. On est plutôt tenté de croire que nous sommes roulés une fois de plus.

* * *

Les Doukhobors ont reçu du gouvernement l'assurance qu'on ne leur imposerait pas le service militaire.

* * *

"Au point où en est le conflit européen, écrit Mgr Touchet, on peut soutenir que celui-là triomphera qui mettra en ligne le dernier régiment, le dernier sac de blé, la dernière pièce de cent sous."

* * *

Une preuve de l'emprise allemande même chez nous, c'est qu'aujourd'hui encore, d'après le Star, *de Toronto, l'Université* Versity *conseille à ses élèves, dans son annuaire (page 156) d'opter pour l'Allemand, de préférence au français et à l'anglais, comme condition d'entrée dans le cours spécial de grec et d'hébreu.*

Il n'est pas étonnant, après cela, que, nonobstant certain Règlement, la langue allemande occupe encore une position de choix dans l'organisation de l'école primaire ontarienne...

* * *

On vient d'apprendre à New-York que le comité américain du secours national s'est rendu acquéreur du château historique de Chavaniac-Lafayette, Haute-Loire, où naquit en 1757 le marquis de Lafayette.

Le Comité américain a l'intention de faire réparer et transformer le château de Chavaniac et de l'offrir au fonds pour les héros français.

* * *

L'expédition américaine au Mexique paraît devoir bientôt finir. Elle devait prendre, mort ou vif, le bandit Villa. Elle le laissera libre et plus redoutable que jamais.

DRAME DE L'HIVER

Quatre enfants gelés vifs

Cadillac, Sask.—Quatre enfants ont été gelés à mort pendant la tempête à l'école de Cadillac. Deux petits garçons avaient été autorisés à sortir de l'école pendant une prétendue accalmie de la tempête. Comme ils ne revenaient pas, leur sœur, âgée de 13 ans, partit à leur recherche. **On ne sait trop comment un autre enfant sortit aussi** et les quatre malheureux ont péri.

Réponse des Alliés à la note du président Wilson

La paix impossible à l'heure actuelle.—L'Allemagne et l'Autriche responsables de la guerre.—Les conditions des Alliés.

Les Alliés de l'Entente, répondant à la note de paix du président Wilson dans une communication conjointe, expriment l'opinion qu'il est impossible au moment actuel d'avoir une paix pouvant assurer réparation, restitution et les garanties considérées essentielles.

Dans une note séparée le gouvernement belge, exprime son désir de paix, mais déclare qu'il ne pourra seulement accepter un règlement qui assurera sa réparation et des garanties pour l'avenir.

Les Alliés déclarent leur respect pour les nobles sentiments qui inspirent la note américaine, et leur acceptation de tout cœur de la proposition de créer une ligue des nations qui pourra assurer la paix et la justice au monde. Ils reconnaissent tous les avantages que l'institution de traités internationaux procurerait à la cause de l'humanité et de la civilisation en ayant pour but d'empêcher les conflits entre les nations: les lois qui assureraient des sanctions nécessaires pour assurer leur exécution et ainsi prévenir une sécurité apparente qui ne peut que faciliter de nouvelles agressions.

Mais une discussion des arrangements futurs pour assurer une paix durable présuppose une terminaison satisfaisante du présent conflit; les Alliés désirent aussi profondément que le gouvernement des Etats-Unis va finir aussi tôt que possible une guerre dont les Empires du centre sont responsables et qui cause tant de souffrances à l'humanité. Mais ils croient qu'il est impossible à l'heure actuelle de se procurer une paix qui leur assurera les réparations, les restitutions et les garanties auxquelles ils ont droit par l'agression dont la responsabilité repose sur les pouvoirs du Centre et qui a pour principe la ruine de l'Europe; une paix qui d'un autre côté permettrait l'établissement de l'avenir des nations de l'Europe sur des bases solides.

Les Alliés ont conscience qu'ils ne se battent pas pour les intérêts égoïstes, mais par-dessus tout pour sauvegarder l'indépendance des peuples, du droit et de l'humanité.

Les Alliés sont parfaitement au courant des pertes et des souffrances que la guerre entraîne chez les neutres; mais ils ne s'en tiennent pas responsables, n'ayant d'aucune manière voulu et provoqué cette guerre, et ils travaillent pour réduire ces dommages dans une mesure compatible avec les exigences inexorables de leur défense contre la violence des ruses ennemies.

C'est avec satisfaction cependant qu'ils notent la déclaration que la communication n'est d'aucune manière reliée dans ses origines avec la note que les pouvoirs du centre ont transmise le 18 décembre par le gouvernement des Etats-Unis. Ils ne doutent pas en plus de la résolution d'éviter mêmes les apparences d'appui, même moral, aux auteurs responsables de la guerre.

Les gouvernements alliés croient qu'ils doivent protester de la manière la plus amicale, mais d'une manière aussi très claire, contre l'assimilation établie dans la note américaine entre les deux groupes de belligérants; cette assimilation basée sur des déclarations publiques des pouvoirs du centre est en pleine contradiction avec les faits, les responsabilités pour le passé et les garanties d'avenir. Le président Wilson, en mentionnant cela, n'a certainement pas eu l'intention de les approuver.

S'il y a un fait historique bien établi à l'heure actuelle, c'est bien la sauvage agression de l'Allemagne et de l'Autriche-Hongrie dans le but d'assurer leur hégémonie en Europe et leur domination économique sur le monde. L'Allemagne a prouvé par sa déclaration de guerre, par la violation immédiate de la Belgique et du Luxembourg, et par sa manière de poursuivre la guerre, son mépris pour toutes les lois de l'humanité et le respect pour les petites nations. Comme le conflit se continuait, l'attitude des pouvoirs du centre et de leurs alliés ont été un défi continuel à l'humanité et à la civilisation.

Les Alliés passent ensuite en revue les atrocités commises par les Teutons en Belgique et sur mer et en viennent aux buts poursuivis par eux.

Leurs fins dans cette guerre sont bien connues; elles ont été formulées en diverses occasions par les chefs des différents gouvernements. Elles ne pourront être connues en détail avec toutes les indemnités pour les dommages subis qu'à l'heure des négociations.

Mais le monde civilisé sait qu'elles impliquent nécessairement et tout d'abord la restauration de la Belgique, de la Serbie, et du Monténégro et les indemnités qui sont dues à ces pays.

L'evacuation des territoires de France, de la Russie et de la Roumanie avec réparation juste.

La réorganisation de l'Europe garantie par un traité stable, basé sur le principe des nationalités, sur le droit que les peuples, petits ou grands, ont de jouir de la pleine sécurité et du développement économique sur des délimitations de territoire et des traités internationaux capables de garantir les frontières sur mer et sur terre contre les attaques injustes, la restitution de provinces ou territoires élevés dans le passé aux Alliés par force ou contre le désir des populations.

La libération des Italiens, des Slaves, des Roumains et des Turcs et des Tchèques de la domination étrangère.

L'affranchissement des populations soumises à la tyrannie sanglante des Turcs.

L'expulsion d'Europe de l'Empire Ottoman qui s'est montré si opposé à la civilisation de l'ouest.

Les Alliés terminent en disant qu'ils n'ont pas l'intention de faire une guerre d'extermination, mais seulement pour défendre les principes du droit et de la liberté.

La fortune totale de la France est évaluée de 250 à 270 milliards de francs; en 1914 sa dette nationale était de 40 milliards.

Lettres au "Patriote"

Juste requête

Meung-sur-Loire (Loiret) France
13 décembre 1916

Monsieur le Directeur.

Dans votre numéro du 23 novembre dernier a paru un article qui m'a fort intéressée, ainsi que mon mari, qui est au front. C'est l'article intitulé "*La situation militaire des Français résidant à l'étranger*". Cette situation en effet, dès le début de la guerre, a été pour nous des plus angoissantes.

Certains Français ont cru devoir rester auprès des leurs afin de protéger leurs intérêts, assurer une situation qui dans bien des cas était très précaire, d'autant plus qu'en 1914 les récoltes furent assez mauvaises, en Saskatchewan tout au moins. D'autres préférèrent abandonner tout: leur terre, leur famille, pour venir défendre la Patrie en danger. Et ce n'est pas seulement la France qu'ils ont ainsi défendue, vous le savez, ce sont tous les peuples alliés, champions du droit et de la justice.

Le Français qui a ses affaires en France peut facilement, dans bien des cas, les surveiller de loin en loin, au moyen de permissions régulières, ou au moyen de correspondance; les cultivateurs ont même des permissions agricoles leur permettant quelquefois de faire eux-mêmes certains travaux sur leurs fermes.

Nous, au contraire, avons dû mettre tout en des mains étrangères et loin de nous soutenir, les Compagnies et Sociétés de Crédit nous poursuivent pour quelques centaines de dollars que nous leur devons. En France, la justice nous soutiendrait. Là-bas, à qui pourrons-nous avoir recours? Je ne veux pas blâmer ceux qui sont restés là-bas malgré la mobilisation; mais ne vous semble-t-il pas injuste, Monsieur, qu'au moment où nos maris se battent dans des conditions indescriptibles de souffrances, les terres pour lesquelles ils ont tant travaillé ne leur soient pas complètement assurées?

Nous n'avions pas terminé nos paiements sur notre préemption, pour laquelle nous avons fini notre temps en juillet 1914. Ne vous semble-t-il pas juste qu'une loi nous favorise d'une certaine façon? Et cela ferait la différence réclamée dans votre article, entre ceux qui ont obéi à leur patrie et ceux qui sont restés chez eux. Comment le gouvernement osera-t-il nous réclamer le paiement de cette préemption quand nous avons dû l'abandonner pour une si juste cause?

Je suis trop incompétente en la matière pour vous proposer une solution, mais puisque le Canada est allié à la France, leurs intérêts sont les mêmes et doivent l'être. Si pour éviter des conséquences fâcheuses à l'avenir économique de votre pays, la France consent à ne pas châtier les insoumis restés chez vous, le Canada ne doit-il pas, pour ne pas être injuste envers nous, nous favoriser de quelque manière?

Recevez, Monsieur le Directeur, l'assurance de mes sentiments distingués.

Mme Ed. L.

STE MARTHE, Sask.

—Le 31 décembre 1916, Damase Rajotte faisait baptiser son premier enfant, une fille née le 30 du même mois. Parrain et Marraine, le grand-père et la grand'mère de l'enfant, M. et Mme Adélard Paquin.

—Le 6 janvier, jour des Rois, Alcide Robert faisait baptiser son premier né, un garçon, né le 5 du même mois. Parrain et marraine les grands parents de l'enfant, M. et Mme Alphonse Fafard.

—M. Amable Plante, maître de Poste de Roberts, Sask., qui a été retenu à sa chambre par une mauvaise grippe, est bien rétabli.

—Melle Irène Rajotte, sœur de Mmes Plante et Fafard, nous est enfin revenue enchantée d'une longue promenade durant les fêtes chez son amie Melle Corinne Grégoire, St Jean-Baptiste, Manitoba, ancienne institutrice de Ste Marthe.

Esquisses Canadiennes

Maternité et devoirs sociaux

C'et après-midi-là, tout en dégustant nos tasses de thé, dans le salon tiède et parfumé, où les tulipes allongeaient leurs feuilles vers les derniers rayons du soleil couchant, on discutait une question toute neuve, d'un intérêt palpitant: la diminution de la natalité chez nous. Nos belles familles d'autrefois, orgueil de la race canadienne, disparaissent, affirme-t-on.

Notre hôtesse, jeune femme qui ne dédaigne pas la plaisanterie, discourait ainsi: "Oui, c'est très beau, l'exemple de nos grand'mères; mais tous ceux qui admirent et encouragent les vieilles traditions devraient prêcher d'exemple aussi!

"D'ailleurs, cette gloire ancienne perd énormément de son prestige, remarquez-le bien. On ne parle plus de familles de dix, douze, quinze enfants, sans que se glisse un petit sourire perfide, une plaisanterie maligne, une moqueuse réflexion, qui agacent singulièrement les intéressés.

"On prétend aussi que les jeunes filles se marient plus tard. C'est vrai et elles ont raison! La jeune fille d'aujourd'hui, élevée souvent plus richement que sa condition, gâtée, choyée, adulée, indépendante, travaillant quand/il lui plaît, s'amusant autant qu'elle le veut, n'est pas très pressée d'échanger sa vie facile, sa chère liberté, contre un avenir problématique et des devoirs souvent pénibles.

"Celle, assez raisonnable, pour accepter le joug conjugal et ses obligations, attend, non pas un prince charmant, — ils sont légion! — mais un mari sérieux, ce qui est plus rare; car si les vertus héroïques diminuent chez la femme, elles baissent terriblement chez les hommes, il me semble...

"Instruite par l'expérience des autres, elle y pense à deux fois, avant de s'unir à celui dont le passé n'a pas toujours été exemplaire et qui apporte, pour garantie de l'avenir,... de belles promesses!

"Mais il y a autre chose encore. Tout est complètement révolutionné dans la vie féminine, depuis un quart de siècle. Le temps a marché, et bon gré, mal gré, il faut le suivre. Les idées, l'habitation, l'ameublement, le vêtement, la cuisine, tout s'est transformé, nécessitant un luxe de soucis et de fatigues et donnant plus d'ouvrage qu'on n'en peut raisonnablement faire. Ajoutons à cela le soin d'une nombreuse famille et comptons, s'il-vous-plaît!...

"Pensons encore aux ennuis des questions d'économie, quand le budget est restreint et qu'il faut tenir son rang, figurer dans la grande comédie! sans parler des dépenses d'instruction et d'établissement que nécessiteront tant de petits Canadiens!

"A tout cela se joignent les devoirs sociaux, devenus une nécessité. Et on y met le comble en nous imposant le suffrage féminin!

"Que faire?... Abandonner les enfants à eux-mêmes, pour courir à d'autres devoirs?... Se confiner chez soi, renoncer à toute société, à toute distraction?... Comment accorder, tant de choses, qui se contrecarrent?... Après tout ... à l'impossible, nul n'est tenu!..."

Sur cette affirmation catégorique, notre amie termina brusquement son étonnant discours; mais devant nos mines interdites, elle éclata d'un rire, si frais, si moqueur, que nous la retrouvions enfin elle-même.

Le front très calme, sans fatigue apparente, notre charmante hôtesse continuait de bercer tendrement un mignon bébé, avec un geste câlin de souriante et maternelle bonté; ses yeux clairs, où passaient des lueurs attendries, surveillaient une bande joyeuse qui, dans l'appartement voisin, jouait sans trop de tapage, en enfants bien élevés. Le papa survint: la joie devint générale chez ce petit monde. C'était à qui raconterait les mêmes détails de la journée; le moindre incident, avait son importance, et le père, un bambin sur chaque genou, écoutait, approuvait et riait, amusé, intéressé, heureux!

Ce tableau charmant, qu'illuminait d'une chaude clarté le soleil couchant, dissipa, comme par enchantement le froid des réflexions, pessimistes, effaça la noire peinture assombrie à plaisir par notre rieuse amie.

N'était-elle pas, elle-même, un vivant exemple de la vaillance de nos courageuses ancêtres? En femme intelligente, ne savait-elle pas concilier ses multiples occupations, être une maman idéale, sans cesser d'être de son temps!

Et notre amie, ce soir-là, me semblait la personnification de la mère canadienne, pétrie d'abnégation, ignorant l'égoïsme, acceptant joyeusement sa tâche; assez chrétienne pour mettre au-dessus des soucis matériels, la loi divine; sachant qu'on ne transige pas avec son devoir et que même s'il exige plus de dévouement et de sacrifice, il ne doit être que plus aimé et respecté.

La maternité, quoiqu'on en dise, est toujours en honneur, chez nous, elle restera, toujours et quand même, la plus grande gloire de l'épouse canadienne.

PERRETTE,
Willow Bunch.

La mission de la femme française

Le conférencier Jules Bois, en tournée de mission en Amérique, a parlé en termes éloquents, devant un auditoire d'élite, à Montréal et à Québec, sur la mission de la femme française. Nous empruntons à l'*Action catholique* le thème de sa brillante conférence.

La civilisation française est intégrale; elle n'est pas seulement intellectuelle, elle est sentimentale, non seulement masculine, mais féminine. Elle s'adresse au cœur autant qu'à l'esprit et elle vient d'eux. Voilà pourquoi elle est humaine et rayonne dans la force de sa sympathie pour les autres races et les autres nations.

La civilisation française est bilatérale. Elle est le résultat du Français et de la Française se comprenant, s'aimant et travaillant ensemble.

Aussi les revendications féministes n'ont pas eu chez nous d'allure tapageuse. La femme a été surtout préoccupée de persuader, de convainvre l'homme par l'exemple. Intellectuels ou politiciens sont presque à l'unanimité disposés chez nous à accorder à la Française ses droits politiques; mais c'est elle qui n'est pas pressée, qui ne demande que progressivement des droits, voulant être bien préparée pour les exercer.

Le cœur et l'esprit de la Française forment un pur trésor de modestie, de scrupule, de discrétion disciplinés non seulement dans la famille et dans les écoles, mais dans les chapelles de nos églises, auprès du sépulcre et aujourd'hui dans le fourgon du train des blessés, auprès du lit des ambulances.

C'est pour défendre ce trésor,—l'épouse, la fille, ou la mère,—autant que pour protéger le sol sacré des aïeux, que combat aujourd'hui le Français.

La Française a sa part aussi dans la création de la philosophie humanitaire, qui est celle de la France, philosophie complètement humaine qui allie la noblesse des entiments à la vérité des concepts de l'esprit, qui élève la volonté autant que l'intelligence, qui ennoblit tant l'homme pour l'élever à cette civilisation plus complète et plus achevée, dont la France reste l'apôtre.

On a dit avec raison que les femmes françaises avaient contenu eurs larmes au départ pour le front de leurs époux, de leurs frères, de leurs fils. Elles leur ont donné ainsi plus de courage.

Elles sont encore les vaillantes *sentinelles de l'arrière*.

En effet la femme française veille; elle est la *sentinelle qui de loin, prévoit*, la *sentinelle qui de son cri annonce le danger*, appelle aux armes, soutient l'assaut. La guerre des tranchées a tout changé dans l'ordonnance actuelle des batailles. La sentinelle d'aujourd'hui, ce n'est plus tant la petite capote, debout dans le vent, le froid, la pluie, la nuit, le fusil au poing, c'est, surtout à l'arrière, souvent pas très loin de la ligne de feu, c'est l'épouse, l'amie, la sœur, la mère, la fille, la fiancée.

Dans la maison laissée vide par l'homme, elles travaillent pour les combattants; dans les hôpitaux, elles soignent les blessés; risquant parfois leur vie et la donnant comme cela est arrivé souvent; elles prient pour les morts et pour les vivants; par leur continuel sacrifice, leur vertu militante, elles collaborent à la victoire que Dieu et nos armes nous donneront.

Au thème solide l'artiste à la parole chaude, émue et si cordialement communicative qu'est M. Bois, sut ajouter les faits et les paroles héroïques, nombreux au cours de sa conférence, montrant traduits par elles-mêmes, les sentiments sublimes, faits de piété religieuse et de piété patriotique, que l'épreuve terrible de la guerre a fait jaillir spontanément de l'âme des femmes de France.

Ne désespérez jamais des "disparus"

Les journaux de France publient l'information suivante, qui prouve une fois de plus qu'il ne faut jamais désespérer des soldats portés "disparus":

Le sergent Honoré Lagarde, de Gourdon, (Lot), disparu depuis 25 mois, après la bataille de Bertrix, vient d'écrire une lettre à son père, coiffeur à Gourdon, datée du 13 décembre, sans indication de lieu de départ, lui disant de ne pas se faire de mauvais sang pour lui, car il n'était pas mal et bien portant.

La croix de guerre à une jeune fille de 17 ans

Melle Simon, nièce de M. le chanoine Simon de l'évêché de Nancy, a été décorée de la croix de guerre. Cette jeune fille, âgée de 17 ans, a sauvé plusieurs blessés par sa courageuse et intelligente intervention.

Le président Wilson a célébré ces jours-ci son soixantième anniversaire de naissance.

Les Canadiens-français et la guerre

A deux lettres parues dans le Leader du 9 courant où se trouvaient ressassées les vieilles insinuations malveillantes à l'égard des Canadiens-français. notre ami E. Noël, de Willow Bunch, a fait l'excellente réponse suivante qui a paru dans les colonnes du même journal:

J'ai lu les deux lettres publiées, hier, dans le *Leader*, par S. P. Rondeau et R. M. G., sur l'attitude des Canadiens-français dans le conflit actuel.

Une question pour commencer. Si l'enrôlement est volontaire—s'il ne l'était pas serait-il question d'établir la conscription?—je ne vois pas comment on peut raisonnablement accuser de déloyauté celui qui ne juge pas à propos de s'enrôler. Je ne vois pas pourquoi les Canadiens-français pourraient être taxés de trahison parce que—au dire de leurs ennemis—ils ne se seraient pas enrôlés en aussi grand nombre que les autres citoyens de ce pays. L'enrôlement étant volontaire, chacun par conséquent étant libre de s'enrôler ou de ne pas s'enrôler, c'est un crime d'accuser de déloyauté quiconque ne fait pas encore partie des troupes d'outre-mer.

Mais est-il bien certain que les Canadiens-français se soient montrés, sous ce rapport, bien inférieurs aux autres Canadiens ? Ne serait-il pas juste d'avoir d'exactes statistiques qui démontreraient dans quelles proportions, Anglais et Français, NATIFS du pays, se sont enrôlés? Qu'on me permette de citer M. Donald Downie: "Ayons des statistiques sur la population native du Canada, et voyons si en matière d'enrôlement, les Français natifs du pays ont manifesté beaucoup plus d'indifférence que les natifs des autres provinces de l'Est".

Et si aujourd'hui il semble répugner aux Canadiens-français de quitter leur pays pour aller se battre en Europe—rien d'ailleurs ne prouve que cette répugnance soit plus forte que chez les autres *natifs* du pays—, on peut en trouver une facile explication dans la conférence que fit en juillet dernier à Vancouver, devant la Société Littéraire des "Vagabonds", M. Donald Downie: "Ils (les Canadiens-français) sont les enfants du sol auquel ils sont étroitement attachés depuis 380 ans. Le présent est toujours intimement et profondément lié au passé. Ils sont essentiellement sédentaires". Est-il donc étonnant qu'un peuple aussi fortement épris de son sol et de ses traditions n'accepte qu'avec hésitation la récente théorie de la participation du Canada aux guerres de l'empire lorsqu'il sait les changements radicaux qui en résulteront dans la vie politique et économique du Dominion?

Dans une autre partie de sa conférence, M. Downie dit des choses qui devraient faire ouvrir les yeux à tout homme de bonne foi: "On pourrait encore recruter au sein de cette robuste et virile population une armée de vingt régiments; mais il ne faudrait pas pour cela employer les rudes méthodes du sergent recruteur. Ce n'est pas avec des grossièretés que Kitchener a levé ses troupes. La législation sectaire et haineuse de l'Ontario n'était pas faite pour enthousiasmer une race fière qui n'entend pas davantage se laisser traiter en vaincue". Ceci est parfaitement vrai et pourrait facilement expliquer une attitude que des esprits étroits attribuent à la déloyauté et à la lâcheté.

"Personne, dit encore M. Downie, n'a le monopole de la loyauté. Le dévouement des citoyens de ce pays, Français comme Anglais, à la cause de l'Empire a toujours été le même, dans les moments critiques, que le Premier ministre à Ottawa fût d'origine française ou d'origine anglaise. Les Canadiens-français, en cas de danger, d'un commun accord se lèveraient en masse et s'armeraient pour la défense de leur pays qui est aussi le nôtre car c'est un des fils de cette race si souvent maltraitée, un des pères de la Confédération qui a dit: "Le dernier coup de canon qui sera tiré pour la défense du drapeau britannique dans l'Amérique du Nord, le sera par un Canadien-français." Et je défie M. S. P. Rondeau et R. M. G. de prouver que si jamais le péril menaçait le Canada, les Canadiens-français d'un commun accord ne se lèveraient pas en masse et ne s'armeraient pas pour la défense de leur pays.

Comme ils sont nombreux ceux qui colportent contre la population française de ce pays les pires calomnies, simplement parcequ'ils ne la connaissent pas! Que de malentendus déplorables seraient évités si les Français et les Anglais du Canada se connaissent mieux. "Il n'y a pas, dit M. Donald Downie, dans tout ce vaste dominion, d'élément ethnique qui soit plus facile à gouverner, qui soit plus dévoué à la patrie, plus soumis aux lois, plus respectueux de l'ordre que le Canadien-français, le plus ancien des Canadiens. Le seul moyen de connaître nos compatriotes français du Québec est d'apprendre leur langue et d'aller parmi eux".

Il serait bon pour M. Rondeau, bien qu'il se réclame l'un des nôtres, de suivre le conseil de M. Downie. Je lui conseillerais, aussi en passant, d'étudier soigneusement l'histoire canadienne: il y apprendrait un tas de choses qu'il semble ignorer. Par exemple, il verrait ce que pensait des Canadiens-français Lord Elgin. Ce distingué gouverneur-général, qui les connaissait bien, disait d'eux qu'ils seraient toujours, à cause précisément de leur attachement à leur religion, à leur langue, à leurs traditions et au sol canadien, les opposants les plus acharnés de toute invasion du pays par des étrangers et le plus solide obstacle à l'annexion aux Etats-Unis—à condition cependant, ajoute-il, qu'on respecte leurs droits et leurs libertés. Ce qui était vrai du temps de Lord Elgin l'est encore aujourd'hui.

Pour ma part, je suis Canadien-français—je le suis, parce que j'ai su rester fidèle à la foi, à la langue et aux traditions de mes ancêtres. Etant un Canadien-français "pur sang", ayant depuis le jour de ma naissance jusqu'à l'an dernier, c'est-à-dire pendant trente-deux ans, vécu parmi l'élément français du Québec, ayant pris part par conséquent à sa vie religieuse, nationale et sociale, je connais parfaitement bien ses sentiments et son idéal; j'ai pu admirer, en même temps que l'excellence de ses mœurs, son prodigieux amour pour sa patrie, son invincible fidélité aux institutions britanniques. Et si M. Rondeau entretient quelque doute à ce sujet, qu'il se rende dans le vieux Québec, qu'il aille dans l'une quelconque des nombreuses églises, ou même dans n'importe quel foyer canadien-français de la campagne, à l'heure où la famille se réunit aux pieds du Christ, pour la prière du soir, et, s'il comprend encore le français, il entendra ces gens qu'il méprise si fort, prier Dieu pour le roi, pour la famille royale, pour les autorités religieuses et civiles du Dominion, pour le bonheur et la prospérité de notre cher pays. Est-ce là le fait d'une race déloyale ?

Quand je vois un homme, supposé intelligent, accuser de déloyauté et de lâcheté un peuple qui si souvent donna d'indéniable exemple de bravoure chevaleresque et de loyauté, je dis: vous mentez ou vous ne savez pas ce que vous dites.

Si quelqu'un, de bonne foi, croit que nous n'avons pas, dans le présent conflit, fait autant que les autres canadiens, au moins, pour l'amour du Ciel, qu'il ait l'honnêteté de chercher des explications plus plausibles et moins ridicules que celles données par S. P. Rondeau & Cie.

E. N.

Willow Bunch, 10 janvier 1917.

LA FRANCE DE DEMAIN

Importantes modifications administratives

L'un des résultats de la guerre en France, que ses frontières soient agrandies ou non, sera de changer d'une façon radicale l'organisation napoléonienne: la division du territoire français en 86 départements, qui date de 1789, devra faire place à l'établissement de 18 régions administratives et législatives, telles que suggérées par M. Jean Hennessy, député de la Charente.

L'objet de cette réforme est la concentration des intérêts régionaux, actuellement entre les mains des autorités départementales, et la décentralisation des mesures d'administration. Cette forme de gouvernement aura une grande analogie avec celui qui existe à l'heure actuelle aux Etats-Unis. Elle donnera en effet aux régions proposées une indépendance légale et économique que n'ont jamais eue les départements.

La raison capitale de ce changement est que le système actuel gouvernemental ne répond plus aux besoins de la France. Presque tous les hommes d'Etat français sont unanimes à reconnaître l'opportunité de cette mesure.

M. Jean Hennessy, l'un des membrese de la célèbre famille Hennessy du sud-ouest de la France, est celui qui, le premier, suggéra la présente réforme à l'organisation de 1789. En 1913, il présentait un bill dans ce but à la Chambre. Avant que le parlement quittât Bordeaux pour revenir à Paris, M. Hennessy, couvert de gloire sur les champs de bataille, venait à la rescousse et réussissait à faire adopter un compromis dont l'objet était d'organiser des comités régionaux consultatifs et économiques dans les 19 divisions militaires de la France. Les résultats de cette innovation ont prouvé son excellence; ils sont un sûr garant des avantages dont pourrait bénéficier la France en adoptant le projet initial de M. Hennessy.

La tâche des citoyens français après la guerre, dit ce dernier, sera très difficile. Il ne faut pas que les méthodes surannées du système gouvernemental, qui centralise actuellement le rouage administratif à Paris, nuisent au développement de la France.

Cette centralisation a de grands inconvénients: elle nous empêche d'exploiter une grande partie de nos ressources naturelles; elle retarde les progrès économiques et industriels du pays; elle ne fait pas donner tout son rendement à l'agriculture; en un mot, elle favorise trop le développement des autres pays par nos capitaux.

Le remède à cela, c'est de donner plus d'initiatives aux régions qu'encerclent actuellement une quantité de lignes imaginaires: comme aux Etats-Unis, c'est de leur permettre d'administrer elles-mêmes leurs affaires et de légiférer à leur gré.

De toutes les puissances belligérantes, la France est la seule où les jeunes générations ne seront pas prêtes à réparer les pertes que nous aura fait subir la guerre. Il nous faudra vingt ans pour donner à la population l'efficacité dont elle faisait preuve en 1914. Et si nous ne prenons garde au déficit dans la natalité, il aura les plus graves conséquences sur l'avenir de la nation.

Trève aux mots, agissons donc. Puisque le gouvernement ne pourra plus exercer une surveillance aussi efficace dans tout le pays, laissons ce soin aux assemblées régionales. Place à la liberté individuelle.

M. Vidal de la Blache, le célèbre géographe français, est celui qui a été appelé à faire le tracé de la nouvelle carte de la France. Les principales villes des régions proposées seront probablement Paris, Rouen, Rennes, Lille, Nancy, Dijon, Bordeaux, Limoges, Clermont-Ferrand, Lyon, Grenoble, Toulouse, Montpellier, Marseille et Ajaccio.

SUR LE REMPART DU DROIT

(De notre correspondant Parisien du Comité Catholique de Propagande)

Rendre hommage aux victimes de la première heure qui, sur la frontière ont défendu le droit et la liberté des peuples et, depuis, enduré vaillamment l'oppression teutonne, c'est un devoir de justice à un double titre.

La justice et l'admiration leur sont dues d'abord pour leur geste héroïque, puisqu'ils ont réalisé, sans souci des risques, la devise: *potius mori quam foederi;* mieux vaut mourir que pactiser avec le crime.

Ils ont mérité aussi que justice et réparation leur soient faites: car l'ennemi ne s'est pas borné à les abattre: il a tenté de les salir. La calomnie allemande a jeté sa bave sur la Belgique, accusée d'avoir violé sa propre neutralité, d'avoir employé contre les armées germaniques des procédés barbares; explications tardives, mais persistantes et du passage en territoire neutre et des atrocités commises sous prétexte de représailles.

Ils méritent, ces ouvriers de la résistance dressés, dès l'abord, contre les barbares et au prix de leur sang, les arrêtant, sans espoir de vaincre, pour être fidèles au devoir, qu'on leur paie les longues douleurs d'un exil vaillamment supporté et d'une oppression subie sans fléchir. Car ils ont tenu contre la vague envahissante, amortissant son premier choc: ils tiennent fièrement contre le régime oppresseur et sous la botte d'un ennemi sans pudeur: ils tiennent leur rang de peuple libre, admirable au milieu des terres étrangères, mais amies, qui abritent leur détresse. Si l'on veut mesurer la valeur de ces titres de la Belgique à la respectueuse reconnaissance du monde civilisé et de quiconque aime le droit et la justice, qu'on relise la phrase superbe et émue prononcée le 27 août 1914 au parlement anglais.

"La Belgique n'avait aucun intérêt dans la lutte, sauf l'intérêt unique, suprême, toujours grandissant de tout Etat, grand ou petit, digne de ce nom, à savoir: la préservation de son intégrité et de sa vie nationale. Les Belges se sont couverts de cette gloire immortelle qui appartient à un peuple qui préfère sa liberté à son bien-être, à sa sécurité, à sa vie même. Nous sommes fiers de leur alliance et de leur amitié. Nous sommes avec eux, cœur et âme, parce qu'à leurs côtés et dans leur compagnie, nous défendons en même temps deux grandes causes: l'indépendance des petits Etats et la sainteté des engagements internationaux".

M. Henri Davignon a cité cette magnifique déclaration dans son opuscule *Un peuple en exil. La Belgique en Angleterre,* qu'il faut lire pour apprécier l'attitude des Belges en exil. M. Fernand Passelecq nous montre les efforts maladroits de l'Allemagne *Pour tentoniser la Belgique.* Enfin, soit dans les admirables discours de M. Carton de Wiart groupés dans le livre intitulé: *La Belgique boulevard du Droit,* soit dans les monographies qui ont illustré le roi Albert Ier, la Reine Elisabeth, ou les héros de la guerre—tel le *Général Leman,*—biographies publiées par M. Maurices des Ombiaux, se rencontrent, à toutes les pages, les traits immortels qui à jamais illustreront la terre héroïque où sont nés, où sont morts aussi, tant de vaillants qui "ont arrêté les barbares" et brisé l'élan du peuple monstrueux que Lord Curson a justement nommé "le chien enragé de l'Europe".

Eugène GRISELLE.
Secrétaire du C. C. P. F.

L'hospitalité de la Suisse est admirable. Genève a fêté, ces jours derniers, le passage du cent millième rapatrié. C'est, dit un témoin, "un bébé blanc et rose, barbouillé de noir, éclairé de bleu, coiffé de blondes boucles, un bébé de Meurthe-et-Moselle dont les larmes enfantines sont séchées sous les baisers".

La guerre au jour le jour

MERCREDI 10 JANVIER

Bombardements et escarmouches—Les Tommies ont pénétré avec succès dans les tranchées de l'ennemi, en face d'Hulluch. L'artillerie anglaise a manifesté de l'activité sur les deux rives de l'Ancre et dans la région de Gommecourt.

On signale une grande activité de la part de l'artillerie, de côté et d'autre dans le voisinage de Souchez, d'Armentières, de Messines et d'Ypres.

Par leur bombardement, les Anglais ont causé de grandes explosions au nord de Wieltje.

En Champagne, il y a eu un engagement entre patrouilles, à l'ouest de Navarin. En Alsace, dans la région du canal du Rhône au Rhin, l'artillerie française a détruit un dépôt ennemi dans les environs d'Illfurt.

Le ministère russe remanié.—Le premier ministre russe, Alexandre Trepoff, a démissionné.

Le prince Golitzine, sénateur et membre du conseil de l'Empire, a été nommé premier ministre.

Durant l'office du premier ministre Trepoff, il y a eu de nombreuses dissensions parmi les membres de la Douma et le mouvement d'obstruction de quelques membres a été marqué par des démonstrations assez sérieuses. Trepoff n'était au pouvoir que depuis novembre 1916.

La réponse des Alliés à Wilson.—M. Briand a reçu, hier l'ambassadeur américain Charp et lui a remis au nom des Alliés la réponse à la note du président Wilson, du 19 décembre.

Attaques russes à Riga.—Berlin télégraphie: Les Russes ont dirigé des attaques plus violentes au sud-ouest de Riga, et des détachements ont tenté d'avancer hier entre le littoral et le lac Narocz, mais sans succès.

Les troupes russo-roumaines ont vainement tenté de reprendre les positions qu'elles avaient perdues de chaque côté de la vallée du Suchitza. Elles ont été refoulées au nord et au sud de la vallée de Kasino. Depuis 2 jours, les Allemands ont fait 900 prisonniers dans cette région.

Au nord de Fokshani, les soldats de Von Mackenzen ont pris pied sur la rive gauche du Putna. Entre Fokshani et Fundeni, ils ont forcé les Russes défaits à battre en retraite derrière le Sereth, faisant 500 prisonniers.

JEUDI 11 JANVIER

La Grèce se soumet (?...)—La Grèce a formellement accepté l'ultimatum de l'Entente. Conformément à l'entente conclue le premier décembre, le roi Constantin a commencé aujourd'hui à remettre aux autorités navales des alliés six batteries de canons de montagnes. Il a donné ordre aux troupes de cesser toutes démonstrations hostiles et une assemblée convoquée pour protester contre l'acceptation de l'ultimatum a été promptement dispersée. Les chefs des réservistes à la demande du roi ont déclaré que leurs partisans sont prêts à aider le souverain et à accepter les décisions du gouvernement.

Les Boches au secours de Constantin.—Au sujet de la situation grecque, les journaux anglais attachent une importance considérable à une dépêche des quartiers-généraux serbes, en date du 7 janvier, dans laquelle on annonce l'arrivée de nouveaux renforts auprès des troupes teutonnes qui s'opposent à l'aile gauche des armées de l'Entente, au nord de la Thessalie.

Cette dépêche dit qu'un régiment bulgare, qui se trouvait récemment dans la Dobroudja, est arrivé en Thessalie, et que plusieurs autres vont suivre bientôt ainsi qu'un régiment autrichien. Elle ajoute que ces mouvements de troupes laissent prévoir que les Puissances du Centre se proposent de lancer une offensive dans cette région, afin d'appuyer le roi Constantin.

Echec boche sur la Somme.—Bulletin de Paris: Dans l'Argonne, à la Fille-Morte, nous avons fait exploser une mine, causant des dommages considérables à une tranchée ennemie.

Sur la rive droite de la Meuse, à la suite d'un vif engagement, dans le cours duquel l'ennemi a éprouvé de grandes pertes, nous avons repoussé une attaque des Allemands contre une de nos tranchées, dans le bois de Caurières.

Gains teutons en Roumanie.—Les Allemands ont remporté de nouveaux succès au cours de combats difficiles, dans les montagnes, en Roumanie, entre les vallées de l'Uzul et du Suchitza. Ils ont enlevé plusieurs points d'appui. Au nord du chemin d'Oitus, le 189e régiment s'est rendu maître de hauteurs défendues avec ténacité.

Dans le voisinage de Maresti et de Baccacse les Teutons ont maintenu leurs gains. Ils ont fait plus de 800 prisonniers et leur butin comprend 6 mitrailleuses.

L'Espagne secoue le joug boche.—L'Espagne, après avoir été sujette deux années durant à la propagande allemande, manifeste des sympathies aux Alliés et on apprend de bonne source que le rappel de l'ambassadeur d'Allemagne à la cour de Madrid sera demandé immédiatement.

L'Espagne est évidemment devenue très mécontente des agissements de l'Allemagne. Recouverte depuis le commencement de la guerre par une troupe d'espions allemands, elle a été l'objet de tentatives allemandes assez puissantes pour mettre sa neutralité en danger. La récente crise du cabinet a considérablement augmenté la force du premier ministre, et a augmenté l'influence de l'Espagne en Europe.

VENDREDI 12 JANVIER

Succès anglais.—De bonne heure, hier matin, les Anglais ont exécuté avec un complet succès une opération locale, sur une grande échelle, au nord-est de Beaumont-Hamel. Ils ont capturé une tranchée sur un front de trois-quarts de mille et ont repoussé une attaque de l'ennemi, dans le cours de l'après-midi.

Dans cette région, les Tommies ont fait 176 prisonniers.

Ils ont pénétré dans les tranchées allemandes, à deux endroits, dans le voisinage de Grandecourt. Dans la nuit de mercredi, ils ont également fait des incursions à l'est d'Armentières et au nord-est d'Ypres, infligeant plusieurs pertes à l'adversaire.

Sur le front français, des actions d'artillerie ont eu lieu en haute Alsace, en Woevre, et dans la région de Verdun.

Egypte et Mésopotamie.—Les Turcs reçoivent de rudes coups de la part des Anglais en Mésopotamie et en Egypte. Poursuivant le cours de leur avance, au nord-est de Kut-el-Amara, sur les bords du Tigre, en Mésopotamie, les troupes britanniques ont de nouveau attaqué et capturé des tranchées ottomanes, sur la rive droite du fleuve, et ont infligé des pertes considérables à l'adversaire.

Dans une tranchée longue de 300 verges, on a trouvé 200 cadavres de Turcs.

Sur la péninsule de Sinaï, à 30 milles au nord-est d'El Arish, Egypte, les Anglais ont enlevé 6 lignes de tranchées, en face de la ville de Rafa. Ils ont annihilé un détachement qui se portait au secours des Turcs et ont fait 1,600 prisonniers.

Nouvelle note allemande.—L'Allemagne adresse aux neutres une note où elle déclare qu'on en veut injustement à son honneur, à sa liberté, à son existence et qu'elle va combattre jusqu'à ce que tout cela soit bien à l'abri.

SAMEDI 13 JANVIER

L'emprunt de guerre anglais.—Le nouvel emprunt de guerre anglais remporte un succès sans précédent. Moins de quatre heures après son ouverture, un demi-billion de dollars étaient déjà souscrits. La première souscription a été celle d'une compagnie d'assurance qui a demandé cent millions de dollars.

La misère en Autriche.—On signale de graves émeutes à Cratz (Autriche). La foule parcourt les rues demandant "du pain et la paix". Les soldats refusent de charger la populace.

Un discours sensationnel.—On discute beaucoup la teneur d'un discours prononcé par l'ambassadeur américain Gérard à son retour à Berlin. Il aurait dit, entre autre choses:

"Tant que le sort de l'Allemagne reposera sur des hommes comme mon ami le chancelier et le Dr. Hellerich—suit une longue liste des membres du gouvernement—sur le dernier mais non le moindre, mon ami Zimmerman (ministre des affaires étrangères) les relations entre les deux pays ne courent aucun danger".

Une autre déclaration qui a soulevé aussi beaucoup d'intérêt est celle-ci: "Jamais, depuis le commencement de la guerre, les relations entre les Etats-Unis et l'Allemagne n'ont été plus cordiales que maintenant".

Rapprochés de la déclaration de Lansing, que le pays est sur le chemin de la guerre, ces mots tendraient à faire croire que les Alliés et les Etats-Unis sont sur le point de se déclarer la guerre.

Il appert que les paroles attribuées à l'ambassadeur ont bien été prononcées telles que rapportées.

LUNDI 15 JANVIER

Les Russes reculent toujours.—Les Teutons ont capturé la ville de Vadeni, à 6 milles de l'important centre roumain de Galatz, sur le Danube. Les Russes se sont retirés.

Est-ce la fin des déportations belges?—L'Allemagne a prévenu la Hollande que les travailleurs belges déportés de la province d'Anvers pourront retourner chez eux ou passer en Hollande s'ils le désirent.

MARDI 16 JANVIER

Les Alliés à Salonique.—On dit que l'armée des Alliés à Salonique va être renforcée dans le but d'essayer de couper le chemin de fer Berlin-Constantinople qui approvisionne l'Allemagne en vivres et en hommes.

Constantin communique avec Berlin.—Une dépêche de Rome dit que le général Falkenhayn, ancien chef d'état-major et dernièrement commandant d'une partie des troupes allemandes en Roumanie, vient d'arriver à Larissa, en Thessalie, pour conférer avec le roi Constantin. Il aurait fait le voyage en sous-marin.

Le gouvernement grec a construit à la hâte une station de télégraphie sans fil à Larissa et est en constante communication avec Berlin.

L'ARMEE CANADIENNE

Impressions d'un journaliste français

M. André Tudesq, qui vient de faire pour le "Journal" une visite au front britannique, s'exprime dans les termes suivants sur l'armée canadienne:

"Je viens de passer deux jours avec les Canadiens. Je rappelle leurs faits de guerre: ils supportèrent victorieusement devant Ypres, la première grande attaque allemande aux gaz asphyxiants; dans l'offensive de Picardie, emmenés en première ligne, vers le 15 septembre, ils enlevèrent de haute main Courcelette et Martinpuich et installèrent leurs avant-postes, d'une part vers Grandcourt, de l'autre vers le Sars. Le reste tint l'ennemi en respect.

Au total, une armée vigoureuse, composée de jeunes hommes athlétiques, aguerris par leurs travaux civils aux épreuves physiques de la tranchée, indifférents au froid, aux brumes, aux boues.

Nous les avons visités dans leurs lignes et dans leurs camps. De jeunes officiers de Québec, parlant un français chanté et archaïque, du plus agréable effet, nous servaient de guides. Leurs noms de famille aussi sonnaient étrangement à nos oreilles: plus d'un évoquait les vieux noms marins de Cherbourg, Saint-Malo et Lorient. Ils nous dirent leur joie de se battre pour leurs deux patries: l'Angleterre et la France.

Comme nous traversions un bois, en avant d'A..., l'un d'eux, gravement, me déclara: "Je suis ici "depuis que le bon Dieu a fait pousser les petites pommes"; mais je n'ai jamais connu regrets ou ennui: au contraire, à vivre dans cette France qui est la source originelle de ma race, il me semble, chaque jour, retrouver davantage mon âme!"

A quelques kilomètres de l'ennemi, derrière un contrefort que jonchent par milliers des tombes françaises une de leurs divisions occupait les baraquements même que notre génie construisit. Les écriteaux, un peu partout, se dressaient en français.

Dans un vaste labour, des tranchées s'enchevêtraient, à cent formes. Nous avons assisté à la démonstration d'un coup de main tenté contre un emplacement de mitrailleuse, sur une redoute à la manière boche. Cette manœuvre n'était pas qu'une leçon théorique: le capitaine chargé de la démonstration avait, la veille en personne mené contre les Allemands une attaque nocturne. Il y avait recueilli trois choses: une blessure légère, deux prisonniers, la Military Cross.

Nous avons suivi également les cours en plein air des fusiliers mitrailleurs. Peu ou prou, chaque homme doit s'y exercer, pour s'en servir à l'occasion. Ce sont des tireurs d'élite, ayant fait leurs preuves devant l'ennemi, qui apprennent à leurs cadets le maniement de cette terrible arme. Ils apportent à leur enseignement une fierté de vieux soldats qui ragaillardit le cœur. Nous avons vu à l'œuvre des fusils-périscopes avec le dispositif qu'on appliqua à Gallipoli, les fusils lance-bombes et lance-grenades, et d'autres engins fantastiques et redoutables.

De vigoureux Canadiens, le feutre à la ceinture, nous croisèrent. Un fort bandeau de cuir serrait leurs fronts: sur son dos, l'un portait en bandoulière deux lourdes caisses chargées d'obus; un autre portait sans effort un de ses camarades. Ces exercices nous furent expliqués: "C'est le système des Peaux-Rouges que les Canadiens appliquent ingénieusement pour le ravitaillement des tranchées ou le transport de leurs blessés. Point n'est besoin d'être taillé en hercule: l'adresse l'emporte ici, sur le muscle". On nous montra un homme qui, à lui seul, de cette manière, pouvait aisément cheminer avec un piano sur le dos.

Au quartier général canadien, dans un château XVIIIe aux murs garnis de primitifs flamands, nous avons partagé la table du général chef d'armée. Au dessert il nous fit cette courte déclaration: "We are full of beans!" (Nous sommes pleins de haricots!) Ce qui, traduit de l'argot militaire, signifie: "Nous sommes archiparés!" Cette phrase résumait fort bien toutes nos impressions. Patience: l'armée canadienne, qui inscrivit sur ses fanions neufs Ypres et la Somme, veut totaliser pour bientôt de nouvelles victoires."

André TUDESQ.

Situation tendue entre la France et la Chine

Comme résultat de la récente prise de possession par la France de ses concessions à Tien-Tsin le 21 octobre, la France et la Chine sont maintenant dans des démêlés diplomatiques désespérés.

Sir John Jordan, ministre anglais et doyen du corps diplomatique à Pékin, a tenté d'en venir à un compromis en proposant de convertir le terrain en litige, qui comprend à peu près 200 acres, en un établissement sino-français, administré conjointement par les Français et les Chinois.

La presse chinoise et une grande partie du peuple chinois sont opposées à ce projet, et les critiques contre les officiers français ont été tellement sérieuses que les négociations en sont restées là.

Il y a eu des courses aux différentes banques françaises à Pékin comme à Tien-Tsin, et un grand nombre de journaux chinois demandent un boycottage en règle, contre tout ce qui est français.

Les policières en Angleterre

Chaque jour le nombre des femmes policières augmente en Angleterre.

La "policewoman" est choisie avec un soin tout particulier. Elle ne peut avoir moins de trente ans, doit connaître les dessous de la vie, avoir du tact, être rompue à la discipline; mais surtout elle doit avoir le plus grand sang-froid afin de rester calme et de maîtriser la foule, en cas d'accidents ou de raids aériens.

La femme-agent doit être assez forte pour pouvoir séparer deux femmes qui se battent, ce qui arrive, paraît-il, assez souvent, le samedi soir à Londres.

Elle ne peut opérer l'arrestation elle-même. Elle donne, si le cas le demande, l'avertissement qu'exige la loi, mais, après, elle doit faire appel à l'agent, qui ne peut refuser d'effectuer l'arrestation qu'elle ordonne!

Certains quartiers populeux lui sont dévolus et tout particulièrement ceux où il y a des ateliers de femmes. C'est la "policewoman" qui surveille l'ouvrière et la protège, ainsi que l'enfant de la rue.

Très populaire déjà, on l'a surnommé la "Street Mother", la mère de la rue.

Payée trente shillings par semaine, la "policewoman" porte comme uniforme une jupe, une jaquette de serge bleue et un chapeau semblable à celui que portent les femmes montant à cheval. Déjà soixante-dix villes d'Angleterre, d'Irlande et d'Ecosse l'emploient.

Le café au lait

Toto fait visiter la ferme de son papa à ses jeunes amis:

—Dis donc, Toto, pourquoi est-ce que vous avez une vache blanche et une vache noire?

—C'est pour faire du café au lait; la vache blanche donne le lait et la vache noire le café.

La "Bonne Entente" dans l'Ontario

La délégation de la "Bonne Entente" de la province de Québec a rendu à l'Ontario la visite qui lui a été faite l'an dernier par ses hommes d'affaires, dans le but de promouvoir une meilleure entente entre Ontariens et Québecois.

Les membres de la "Bonne Entente" n'étaient que les avant-coureurs de l'entente complète entre les habitants des deux provinces à laquelle les fondateurs de cette association veulent arriver.

Le but de l'invitation faite aux hommes d'affaires québecois de visiter l'Ontario était de leur prouver que cette province est prête à aller à mi-chemin dans la voie de la solution des difficultés interprovinciales

Cette organisation de la "Bonne Entente", à en juger par les débuts, est appelée à faire un grand bien au pays, en rapprochant les deux principaux éléments nationaux qui peuplent les anciennes provinces du Bas et du Haut Canada.

Les délégués les plus en vue étaient: Sir Lomer Gouin, Sir Georges Garneau, l'hon. Adélard Turgeon, l'hon. juge L. P. Pelletier, M. Lavigueur, maire de Québec, l'hon. Cyrille Delâge, les sénateurs Beaubien et Dandurand, M. Ludger Gravel, président de la Chambre de Commerce de Montréal, H. Laporte, Z. Hébert, O. S. Perreault.

La délégation fut reçue à Toronto par le maire Church. "La ville de Toronto, dit-il, est fière de la province de Québec, comme faisant partie du Dominion. Et avec l'univers, elle applaudit aujourd'hui à la part si glorieuse et si magnifique prise par la race française dans les événements que nous traversons".

Le maire Lavigueur, dans sa réponse à l'adresse de bienvenue, insista surtout sur ce point que l'entente doit exister entre les deux races, que les opinions doivent converger vers un même but qui n'est autre que celui de la coopération entre les sujets de langues française et anglaise pour faire du Canada un pays plus prospère et faire disparaître les différends qui peuvent surgir.

Au grand banquet du soir, plusieurs importants discours furent prononcés, en particulier par le lieutenant gouverneur Hendric, le premier ministre Hearst, le chef de l'opposition provinciale M. Rowell et sir Lomer Gouin.

Répondant à la santé de la province de Québec ce dernier a félicité les organisateurs de leur croisade pacifique, à laquelle son concours est tout acquis. Les deux races sont destinées à vivre côte à côte, qu'on le veuille ou non, et s'il est des différends, c'est que nous ne nous connaissons pas suffisamment de part et d'autre. Le présent mouvement a le support absolu de la grande majorité du peuple des deux provinces; quant à la province de Québec, elle respecte absolument les droits de la minorité et ne demande rien de plus des autres provinces. Personne n'est plus loyal aux institutions britanniques que le Canadien-français, et nous vous avons montré dans nos régions bilingues des Cantons de l'Est, que nous savons rendre justice aux minorités. Le Canada a besoin des deux grandes races et pour construire une nation forte, il faut s'appuyer sur la base du respect des droits mutuels. Georges-Etienne Cartier l'avait bien compris, et c'est à lui que nous devons la confédération basée sur l'égalité des droits des deux races.

Le Canadien-français est profondément attaché au sol canadien et il n'a pas d'autre patrie, contrairement aux Anglo-canadiens. Il a donné dans le passé des preuves de son attachement aux institutions britanniques, en repoussant les envahisseurs du territoire canadien, encouragé par la voix de ses évêques. Et il donne encore aujourd'hui, dans les tranchées, des preuves de sa bravoure traditionnelle. Une chose est certaine, conclut sir Lomer, c'est qu'il nous faut vivre ensemble, alors pourquoi ne pas vivre en paix ?

Le professeur Squair, celui-là même qui tout récemment, à Toronto, demandait avec insistance qu'on accorde plus de soin à l'étude de la langue et de la littérature française dans l'Ontario, a lu en français un bel hymne à la France dont voici le texte :

"France, douce France, nous t'aimons; le monde entier t'aime; même tes ennemis te respectent. Nous t'aimons pour tes grandes qualités. Ta noblesse d'âme, comme un phare brillant, attire l'attention de tous et éclaire les ténèbres de ce bas-monde. La première parmi les grandes nations modernes à développer la civilisation, tu as toujours guidé les autres dans les chemins de la vérité, du droit, de la beauté.

"Aujourd'hui, après trente mois de guerre hideuse, de résistance surhumaine, tu tiens bon. La fleur de ta jeunesse a arrosé de son sang précieux les champs de bataille. Nous en frémissons. Y penser nous fait frissonner. Mais tes fils sont accourus de toutes les parties du monde. Et les nations-sœurs, amies comme toi de la liberté, de la justice et de la vérité, sont arrivées, t'apportant leur aide.

"Nous sommes fiers de l'élan unanime qui a décidé nos jeunes Canadiens à partir pour le front. Nous remercions Dieu de ce que nous autres vieillards, qui restons à l'arrière, nous ayons eu l'inspiration inextinguible de te montrer notre affection, en t'envoyant nos dons. Nous continuerons, jeunes et vieux, à prouver à l'univers notre ferme conviction de la justice de ta cause. Oui, douce France, nous sommes convaincus, et nous resterons fidèles jusqu'au bout, jusqu'au dernier homme, jusqu'au dernier sou. Ce que nous pouvons t'offrir est peu de chose en comparaison de ce que tu as fait toi-même, mais c'est toujours quelque chose. Accepte-le, au nom de ce qu'il y a de plus sacré au monde. Au bout de quelque temps, après quelques efforts encore, nous te verrons victorieuse. Nous assisterons à tes réjouissances et nous aurons la grande joie de te revoir à la noble tâche de disséminatrice de hautes idées.

"Tu as vaincu à la Marne, tu tiens bon devant Verdun; mais tout ce que tu as fait, l'a été pour la civilisation.

"Tu es une fière guerrière, ô mère de Jeanne d'Arc, mais tu es aussi propagatrice d'idéal. C'est pour cela que nous combattons pour toi. Le monde a besoin de toi. Nous ne voulons pas que tu sois submergée par les flots barbares".

M. Rochereau de la Sablière, consul de France à Toronto, a répondu à cet éloge de son pays.

A Hamilton, où la délégation s'est ensuite rendue, le sénateur Beaubien a prononcé un important discours.

"La grandeur future du Canada, a-t-il dit entre autres choses, dépend de la façon dont les citoyens anglais et français y travailleront. Il arrive souvent qu'un chirurgien soit obligé d'appliquer le fer rouge sur une plaie où pullulent les microbes pour sauver le reste du corps. Le Canada est ainsi rongé par un peuple de parasites qui vit en soulevant les préjugés de races. Ces parasites aveuglent les honnêtes citoyens avec un poison tout autant dangereux que celui dont se servent les Huns dans les tranchées. Il faut les faire disparaître'.

M. le juge L. P. Pelletier, a voulu répondre à certaines questions qui sont souvent des problèmes indéchiffrables pour certains citoyens de l'Ontario. Il a souvent constaté un désaccord si complet entre les deux races, que tout citoyen aux vues larges, au sujet des aspirations ntaionales, ne pouvait s'empêcher d'y voir un danger imminent. Ce qu'il a vu depuis deux jours pourrait lui faire croire que ses impressions d'auparavant étaient un rêve.

"Je suis, a dit M. Pelletier, un catholique romain; je ne suis ici ni pour m'en excuser ni pour m'en glorifier. N'y a-t-il pas en effet un terrain commun où catholiques et protestants puissent se rencontrer? J'ai soixante ans, et je ne puis voir pourquoi des hommes ne pourraient travailler ensemble parce que tel va à l'église anglicane, tel autre à l'église baptiste, tel autre à l'église presbytérienne et celui-ci à l'église catholique.

"On nous dit que nous ne pouvons pas être de bons Canadiens parce que nous sommes conduits par le bout du nez par nos prêtres. Est-ce que sir Georges Garneau, M. Beaubien, M. Dandurand et ces autres hommes ont l'air d'être une bande d'esclaves incapables de penser par eux-mêmes? J'ai vu des élections où le clergé était d'un côté et le peuple de l'autre. J'étais du côté du clergé, et mon côté a perdu. Soyez assurés, messieurs, que si le Souverain Pontife nous demandait de mettre de côté notre allégeance à notre roi et à notre pays, nous ne le ferions pas".

M. J. Percy Bell, gérant général de la banque d'Hamilton, a exprimé l'opinion que le français et l'anglais devraient être d'enseignement obligatoire dans toutes les écoles d'Ontario.

La délégation a terminé sa visite par une excursion aux chutes du Niagara. Le journaliste Arthur Hawkes y a fait une causerie sur la façon dont on traite les "British-born". Il a déclaré que lorsqu'il accompagna à Québec la délégation ontarienne de la Bonne Entente, on lui avait dit que les Canadiens-français ne se sentent pas chez soi en dehors de leur province d'origine. Il n'y a que trop de vrai en cela; et M. Hawkes d'ajouter qu'il a des raisons personnelles pour se trouver en sympathie avec les Canadiens-français. Point n'est besoin d'être Français pour être incompris en Ontario. On lui a fréquemment fait sentir à lui-même que les Canadiens-nés n'aiment pas que les Canadiens d'adoption ("British-born") comme lui se permettent de se mêler de leurs affaires. Après cela, il est assez ridicule que l'Ontario lance la pierre au Québec où l'enrôlement ne marcherait pas assez rondement, surtout quand la majorité des 150,000 soldats de l'Ontario est formée par des recrues de naissance anglaise, galloise, écossaise ou irlandaise. Et, cependant, ces hommes comprennent aussi bien que les Ontariens-nés le rôle que doit jouer le Canada, l'occasion qu'il faut saisir de s'élever à la dignité de nation en s'unissant contre l'ennemi extérieur, mais aussi en faisant régner chez soi la paix et la concorde.

Après avoir recommandé la fusion de toutes les volontés vers la fin unique que doit se proposer ce pays—la victoire en Europe—M. Hawkes conclut que les véritables spécimens de la culture canadienne sont ceux qui, se servant de leur propre langue parfaitement, réussissent, en outre, à en manier une autre avec grâce et beauté.

L'aveu d'un germanophile espagnol

Un germanophile espagnol, M. Ricardo Leon, est allé en France et se déclare stupéfait et émerveillé de ce qu'il y a vu. Voici un passage de la relation qu'il publie dans l'"*Imparcial*" de Madrid:

"Je vois une profonde tristesse sur tous les visages; mais j'y vois en même temps, sur tous, une fierté virile qui me remplit d'étonnement et d'admiration. Tristesse, oui; mais tristesse grave et héroïque; tristesse chrétienne, avec une foi absolue dans le sacrifice. Il est noble de le reconnaître: quelle surprise plus émouvante pour nous tous qui croyions la France moribonde, sans racines morales, corrompue jusqu'aux moëlles! Voyez comme, avec des airs de souveraine dignité, forte et sereine dans la douleur, elle donne aujourd'hui des preuves héroïques de cette souffrance silencieuse qui est la suprême élégance de l'esprit!"

Ça et là

La guerre n'a pas tué la poésie, bien au contraire. Un grand journal donne l'avis suivant à ses lecteurs: "Nous prions les innombrables poètes qui nous envoient des pièces de vers de nous excuser de ne pouvoir les insérer".

* * *

Dans les dix premiers mois de 1916 la France a acheté à l'étranger pour onze milliards et demi de plus qu'elle n'a rendu. Il est sorti ainsi de France plus du double d'argent frais que le récent emprunt n'en a mis à la disposition du gouvernement.

* * *

Deux tribus d'Indiens de la Saskatchewan, la tribu Posqual et la tribu Muscowpeetung, viennent de verser respectivement $1,000.00 et $500.00 au Fonds patriotique canadien. Les Indiens s'intéressent à la guerre, ils ont déjà fourni un appoint considérable en hommes et en argent.

* * *

L'Institut des Frères Maristes vient de célébrer le centenaire de sa fondation par le Vénérable Marcellin Joseph Benoît Champagnat. Les Frères Maristes exercent aujourd'hui leur zèle dans 182 diocèses; ils ont 644 établissements, près de 100,000 élèves et plus de 6,000 membres.

* * *

Le R. P. Hill, S.J., prêchant devant 12,000 personnes, à New York, s'est écrié: "Plusieurs d'entre vous se disent Républicains ou Démocrates d'abord, et catholiques ensuite. Si vous continuez, si cette attitude se généralise, les catholiques de ce pays auront le même sort que ceux de France et du Mexique". Il n'y a pas à marchander; il faut être catholique d'abord et avant tout, dans sa vie publique autant que dans sa vie privée.

La vie de Mgr Langevin

Deux lettres significatives

La belle vie de Mgr Langevin, dont nous avons déjà rendu compte dans nos colonnes, fait son chemin, et croît en faveur près du public canadien. Hautement recommandée par neuf évêques du pays, elle est chaque jour plus appréciée des lecteurs, dont quelques-uns ne peuvent s'empêcher d'exprimer leur satisfaction à son auteur. C'est ainsi qu'un des prêtres les plus méritants du Manitoba lui écrivait naguère :

"Les quelques heures de récréation que j'ai par ci par là n'ont jamais été si délicieusement employées que depuis l'arrivée de votre volume. Bien peu, surtout parmi les jeunes prêtres qui ont eu la bonne fortune de travailler sous la paternelle direction de Mgr Langevin, vous liront sans se sentir le cœur gonflé d'émotion et sans verser des larmes.

"C'est vous dire, cher Père, qu'à titre d'ancien protégé de Sa Grandeur, je vous suis reconnaissant au-delà de toute expression de n'avoir pas tardé à faire connaître plus parfaitement notre grand archevêque.

"Je vous sais gré surtout d'avoir mis en relief ce qui, cela va de soi, était moins connu, les vertus sacerdotales et religieuses de cet homme de combat... Vous avez donné dans votre style libre carrière à votre cœur. Dans vos derniers chapitres surtout, on sent vibrer l'âme de l'écrivain qui a vécu en communication intime d'idées et de sentiments avec son héros. C'est un charme de plus pour ceux de vos lecteurs qui se font gloire d'appartenir à l'école dont se réclamait si fièrement Mgr Langevin".

Même à Paris, on juge cet ouvrage on ne peut plus favorablement, ainsi qu'on peut le voir par les lignes suivantes qu'un des plus fins littérateurs de la capitale française écrivait récemment au R. P. Morice:

"J'ai reçu votre précieux volume, que je viens de dévorer d'un trait. Vous avez été bien inspiré. C'est parfait. Vous avez su éviter l'écueil du panégyriste à outrance pour laisser parler l'historien qui traduit le rayonnement de la vérité. Et rien n'est beau comme le vrai sans fard. A vous lire, on sent que vous écrivez en homme qui va droit au but et sait ce qu'il veut dire. Vos réflexions, chemin faisant, vos aperçus personnels sur les individus, les événements et les institutions portent le cachet de la dignité et de la sagesse.

"Nul doute que la belle Vie de Mgr Langevin ne fasse honneur à l'Eglise, à la Congrégation des Oblats, tout en valant à son auteur de sincères témoignages d'admiration et de gratitude. Je souhaite ardemment que votre ouvrage soit lu en France"...

Après une attente des plus ennuyeuse, la seconde édition de cet ouvrage si utile au maintien de la mentalité canadienne-française, vient enfin d'arriver à Saint-Boniface, et déjà un bon nombre d'exemplaires sont partis. Que ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas encore se pressent s'ils ne veulent point arriver trop tard. Prix du volume, relié et illustré: $1.50 franco, chez l'auteur, R. P. Morice, St. Boniface, Man. Fortes remises pour les commandes à la douzaine, ou à la demi-douzaine.

On nous communique un catalogue en français publié par la "Dominion Radiator Company' de Montréal. C'est un travail tout à fait remarquable par le soin que l'on a apporté à la traduction des termes techniques. Nos cordiales félicitations.

Un avare tomba dans l'eau et donna à son sauveur... dix sous. Les assistants se montrèrent indignés d'une pareille ladrerie. "Parbleu! dit un Juif présent, qui donc mieux que cet homme peut savoir ce *qu'il vaut*?"

FEUILLETON DU "PATRIOTE DE L'OUEST"

Le Meunier Tagrena

(Légende Bretonne)

Par "Un SAUVAGE"

XIII—TAGRENA DE MAUVAISE HUMEUR

Pendant la terrible sécheresse de l'an-mil-et-je-ne-sais-combien, la fontaine de St Malo fut donc une vraie bénédiction pour tout le pays. Sans elle, je ne sais même pas comment les gens auraient pu faire pour vivre. Parmi ceux qui profitèrent de sa fontaine, il y en eut probablement quelques-uns qui pensèrent à en remercier le bon saint; car, en ce temps-là, comme aujourd'hui d'ailleurs, les gens de cette partie du pays étaient de bons chrétiens.

Mais, ce ne fut certainement pas le cas de notre Joson Tagrena, qui, comme beaucoup de meilleurs chrétiens que lui, ne voyait que les malheurs dont Dieu le frappait, sans considérer les miséricordes que, malgré tout, il mêle nombreuses à tous ses châtiments. Sans donc avoir à Dieu la moindre reconnaissance pour l'eau que la fontaine de Saint Malo lui fournissait chaque jour; il ne voyait que la grande misère produite par la sécheresse, et surtout la débacle lamentable où elle avait conduit ses propres affaires.

Il faut avouer qu'il avait un peu raison de n'être pas tout à fait satisfait de l'état de choses alors existant. Il aurait pu se consoler en considérant que la plupart de ses voisins étaient encore en plus piètres conditions que lui. Mais, nous avons vu qu'il était un peu socialiste. Et comme tel, il était assez peu touché de la misère des autres, du moment qu'il n'en était pas atteint lui-même: mais aussi, quand il était frappé par le malheur, de savoir qu'il y en avait de plus malheureux que lui, ne le consolait guère, alors surtout qu'il en voyait quelques autres un peu moins cruellement atteints.

Et, il était bien vrai, que, comme il ne cessait de le répéter, il avait été traité beaucup plus durement que ces gredins de meuniers dont les moulins marchaient au cours de l'eau, et qui avaient pu continuer à moudre plusieurs semaines après que la sécheresse eut commencé, rivières et ruisseaux n'ayant été complètement taris que vers le commencement de Juin. Tandis que, dès le mois de février, le vent ayant complètement cessé de souffler, Tagrena, comme tous ses confrères des moulins à vent du pays, avait dû cesser tout travail.

Tout d'abord, supposant que le calme ne durerait pas longtemps, il envoya ses pochonniers faire leurs tours dans les fermes de ses clients, comme ils avaient coutume de faire. Si bien que le calme persistant toujours, les sacs de grain s'entassèrent dans le moulin, où il n'y eut bientot plus de place pour se retourner. Et, il avait beau larguer ses voiles dans leur plus grande largeur: impossible de faire les ailes du moulin faire le plus petit mouvement, malgré tous les sacres et les blasphèmes qu'il lançait vers le ciel, et qui étaient assez gros pour emporter tout le moulin dans un tourbillon d'enfer.

Le calme persistant toujours, il devint bientôt évident, qu'il était inutile d'accumuler davantage les sacs de grain dans l'entre-sol du moulin, qui n'en pouvait contenir davantage. Et Tagrena dut congédier son moulant, et aussi ses pochonniers, et s'adonner lui-même aux travaux de sa petite ferme, travaux que la sécheresse rendait d'ailleurs, à peu près inutiles.

Le personnel du moulin étant parti, maitresse Jehanne se trouva avec un train de maison tout à fait réduit; et dut, elle aussi, congédier ses servantes, dont elle ne savait plus que faire. Les étables furent ouvertes, et les chevaux, devenus inutiles laissés en liberté, durent chercher leur maigre pitance dans les herbes desséchées du bord des chemins et de la lande. Les vaches maigres et presque taris, sous la conduite des deux aînés des petits garçons, furent envoyées chaque jour sur la lande de Beau-Soleil, partager le triste sort des troupeaux des pauvres manants des environs.

Mais, il y eut pire que tout cela. Jusque-là, Tagrena, obligé de s'imposer une grande retenue de langage, quand il était à la maison, pour ne pas scandaliser ses enfants et offenser sa femme, se dédommageait, une fois dehors, avec ses clients, et surtout ses pochonniers. Mais, maintenant, il restait presque continuellement à la maison, et n'avait plus de pochonniers sur qui décharger son humeur, que le mauvais état de ses affaires rendait cependant de plus en plus morose. Aussi finit-il pas perdre sa retenue: et devant femme et enfants, il se laissa aller à des déportments de langage de plus en plus fréquents et de moins en moins châtiés.

Sa femme lui en fit de douces remontrances, qu'il accepta, d'abord assez bien, mais qu'il en vint bientôt à prendre fort mal, jusqu'à ce que les choses allant toujours de mal en pis, les remontrances de sa femme, quelques mesurées qu'elles fussent, ne firent plus que l'exciter davantage, en provoquant de nouveaux blasphèmes et de nouvelles imprécations. Tout cela avait fini par mettre la patience de maitresse Jehanne à de très rudes preuves; et, bien souvent, elle avait été tentée de répondre aux emportements de Tagrena par des reproches amères et des paroles piquantes.

Elle avait cependant toujours pu se retenir à temps. Mais, un matin des premiers jours d'août, comme Tagrena, plus en colère que jamais, blasphémait Dieu, la Vierge et tous les Saints; et avait même l'air de vouloir rendre sa femme responsable de la sécheresse qui désolait le pays, énervée, elle finit par donner cours à la rancœur que, depuis si longtemps elle tenait renfermée en elle-même.

Elle lui fit amèrement observer que, si ses affaires n'allaient pas comme il le désirait, il n'avait après tout, que ce qu'il méritait; qu'à la façon dont il se conduisait, il aurait mérité d'être traité avec encore beaucoup plus de sévérité: que c'étaient les impies de son espèce qui, en excitant la colère de Dieu, attiraient sur le pays tous les malheurs qui l'accablaient: qu'au lieu de blasphémer et de maudire, pour attirer encore de plus grands malheurs sur lui et sur les siens, il aurait beaucoup mieux fait de se corriger, de faire pénitence, et de se mettre à vivre en bon chrétien.

Tagrena, d'abord un peu décontenancé par un langage auquel sa femme ne l'avait pas habitué, revint vite de sa surprise, et répondit à l'amertume des reproches par de nouveaux emportements et de nouveaux blasphèmes.

—Voilà bien, dit-il, ces dévots, qui attirent le malheur, en parlant d'expiation, et de pénitence; qui excitent leur Bon Dieu à continuer, en le justifiant de sa cruauté; ces mauvais patriotes, qui osent dire que leur patrie a besoin de châtiment et d'expiation: et qui ôtent tout courage à ceux qui cherchent à gagner leur vie au milieu de ces désastres, en leur parlant sans cesse de la justice du châtiment!

Puis, il se mit à reprocher à sa femme d'apprendre à ses enfants à la mépriser en le leur représentant comme un pécheur et un mécréant; et il lui défendit de lui parler jamais plus d'expiation ou de pénitence.

Mais, maitresse Jehanne, ayant commencé à parler, fit comme toutes les femmes en pareil cas, et parla trop. Elle parla d'autant plus, qu'elle aurait eu plus de raisons de se taire. Et, bien qu'elle eut une assez longue liste de reproches fondés à adresser à Tagrena, nous ne voudrions point jurer que dans le feu de la dispute, elle ne lui en adressa point quelqu'un qui n'avait aucun fondement. Elle parla de la mauvaise conduite de son mari, de son impiété, de ses emportements, de ses infidélités, du mauvais exemple qu'il donnait à ses enfants, de la vie plus heureuse qu'elle aurait eue, si elle ne s'était pas mariée à une brute comme lui, etc., etc.

Bref, elle dit tout ce que dit ordinairement une femme qui veut mettre son mari hors de son tempérament. Or, nous savons que Tagrena était plus qu'à moitié sorti du sien, quand la dispute commença. Aussi, à la violence ordinaire de son langage, il ajouta bien vite des menaces à sa femme. Menaces qui, naturellement ne firent qu'exciter celle-ci à parler davantage.

Si bien que, des menaces, Tagrena en vint aux actes; et, pour la première fois, il frappa sa femme; il la frappa cruellement; et, à mesure qu'il frappait, sa colère augmentant, il la battit jusqu'à ce qu'elle tombât insensible sur le parquet. La pauvre femme avait perdu connaissance depuis longtemps, que la brute frappait toujours, s'acharnant sur elle, comme il aurait fait sur l'auteur de la sécheresse, s'il l'avait tenu en son pouvoir.

Ayant enfin épuisé sa rage, il laissa sa victime gisant, masse inerte et insensible, là où elle était tombée, sortit de l'appartement en faisant claquer la porte, et passant sans rien dire au milieu de ses petits enfants muets de terreur et d'épouvante, il s'en alla, pour se donner contenance, moissonner les maigres tiges de ses blés.

(A Suivre)

La population catholique des Etats-Unis s'est élevée, depuis 32 ans, de 6,500,000 à 16,903,310, d'après des documents encore incomplets cependant.

* * *

Durant l'année 1915 on compte dix-neuf mille conversions au catholicisme en Canada.

EVANGILE

Le troisième Dimanche après l'Epiphanie

S. Mathieu, VIII.

EN ce temps-là, Jésus étant descendu de la montagne, une grande foule de peuple le suivit. Alors un lépreux, venant à lui, l'adora en disant: Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. Jésus, étendant la main, le toucha et lui dit: Je le veux, soyez guéri; et à l'instant même sa lèpre disparut. Jésus lui dit: Gardez-vous bien de parler de ceci à personne; mais allez, montrez-vous aux prêtres, et faites l'offrande prescrite par Moïse, afin que cela leur serve de témoignage. Jésus étant ensuite entré dans Capharnaum, un centenier s'approcha de lui, et lui fit cette prière: Seigneur, j'ai chez moi un serviteur malade d'une paralysie dont il souffre beaucoup. Jésus lui dit: J'irai, et je le guérirai. Le centenier répondit: Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi qui ne suis qu'un officier subalterne, je dis à un des soldats que j'ai sous moi: Allez, et il va; et à un autre: Venez, et il vient; et à mon serviteur: Faites cela, et il le fait. Jésus, entendant ces paroles, en fut dans l'admiration et dit à ceux qui le suivaient: Je vous le dis en vérité, je n'ai point trouvé une si grande foi dans Israël. Aussi, je vous le déclare, plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place au festin dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures: c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents. Alors Jésus dit au centenier: Allez, et qu'il vous soit fait comme vous avez cru. Et à l'heure même, son serviteur fut guéri.

Ne perdez pas une minute

Ami lecteur, voici encore un avis d'une capitale importance: Ne perdez pas une minute!

Chaque minute qui s'envole vous crie: Comptez-moi.

Compte-moi: car Dieu m'a comptée
Pour sa gloire et pour ton bonheur;
Compte-moi: je te suis prêtée,
Et tu me devras au Seigneur.

Chaque minute est donc une dette que nous contractons envers Dieu. C'est aussi une monnaie infiniment précieuse, car avec cette monnaie nous pouvons acheter d'incalculables accroissements de gloire dans le ciel.

Oh! que nous apprécierons la valeur d'une minute à l'heure de la mort!

Oh! que nous nous réjouirons pendant toute l'éternité de ne pas avoir perdu cette minute quand nous pouvions la faire valoir!

A l'oeuvre donc! Employons bien toutes les minutes de chacune de nos journées.

La beauté d'une âme et l'appel de Dieu

"Si tu voyais la beauté d'une âme, disait Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne, tu en mourrais d'amour." C'est bien cette vision des âmes qui a eu le don d'activer la flamme de l'apostolat dans le cœur de l'enfant ou du jeune homme qui a entendu l'appel de Dieu.

A la pensée de sa sublime mission, il tressaille d'espérance et, fortifié par la grâce, il ne craint pas les épreuves que lui réserve la divine Providence là où elle fixera son sort.

C'est, en effet, bien souvent près de la croix qu'il saura fixer sa tente, pour arriver plus sûrement au salut des âmes. Il entend d'ailleurs le cri de son Maître, qui tombe sur l'âme sacerdotale de saint Jean: "*Sitio*, j'ai soif". Et, lui aussi, en voyant des régions entières privées d'apôtres, est ému de pitié, et il soupire après le jour où, gravissant les degrés de l'autel, il pourra plus facilement étancher la soif divine du Sauveur en se donnant sans réserve à la poursuite des pauvres pécheurs.

Il faut donc prier avec instance ce maître de la moisson d'envoyer des ouvriers au cœur vaillant, pour cultiver le désert et remplacer ceux qui, à cette heure terrible, tombent trop nombreux sur les champs de l'héroïsme.

Plus que jamais il faut des prêtres pour relever les ruines, consoler ceux qui pleurent et donner à Notre-Seigneur le pain des âmes.

Pour améliorer les modes

Qui prétendra que des Ligues, bien organisées d'honnêtes femmes ne puissent pas obtenir des couturiers et des couturières moins de ridicule et moins d'indécence ?

Petites recettes pour être heureux et faire des heureux

XI

Oh! comment l'inquiétude, cette mortelle ennemie du bonheur, pourrait-elle trouver place dans notre âme, si nous réfléchissions bien à ce qu'est Dieu par rapport à nous? Dieu voit tout ce qui nous arrive: c'est une vérité absolument certaine. Dieu nous aime, il ne veut que notre bien: c'est une autre vérité qui ne l'est pas moins. après cela, si la maladie, la pauvreté, l'adversité viennent fondre sur moi, ne devrai-je pas dire: Je me réfugie avec une aveugle confiance dans le sein de mon Père céleste, car il voit mon état et il m'aime! Si l'envie, si la médisance et la calomnie me poursuivent de leurs traits, ne devrai-je pas dire: Rien de tout cela ne saurait me nuire, car Dieu entend les paroles injustes proférées contre moi, et il m'aime? Ainsi dans toutes les croix qui nous arrivent; si nous avons en Dieu une confiance absolue, aucune ne saurait nous faire perdre la paix du cœur; or la paix du cœur pour nous, c'est une condition de la tranquilité et du bien-être pour ceux qui vivent avec nous. Ainsi, notamment pour l'inquiétude, ne seront-ils pas forcément affectés s'ils nous entendent exprimer des craintes, nous désoler en parlant de l'avenir, etc?

Le soldat catholique

Voici le témoignage d'une infirmière protestante qui, depuis 28 mois, soulage et observe :

"Depuis le début de la guerre, j'ai vu des soldats de toute mentalité, de toute religion et beaucoup sans religion: je dois, à la vérité, de déclarer que l'attitude du soldat ayant vraiment la foi en Dieu, m'a toujours et profondément frappée: elle est différente de celle des autres: le sentiment du devoir se reflète dans tout son être, dans tous ses actes. Le soldat vraiment catholique m'a toujours hautement édifiée".

Qui veut la fin, veut les moyens

Quel est le chrétien qui ne désire pas devenir un saint et gagner le ciel? Mais les neuf dixièmes de ceux qui sont animés d'un si noble désir n'oublient-ils pas ce proverbe, pourtant si juste et si vrai: Qui veut la fin, veut les moyens?

Vous voulez mener une vie vertueuse, une vie sainte: la chose est en votre pouvoir; à une seule condition toutefois, c'est que vous preniez les moyens de la rendre telle. Ces moyens, un proverbe encore va nous les résumer avec la dernière perfection: "Fais ce que dois; advienne que pourra". Donnez à Dieu et à vos frères ce que l'Evangile vous prescrit de leur donner: vous marcherez sûrement dans la voie de la perfection.

Vous voulez gagner le ciel? Eh bien, Dieu le met à votre disposition, absolument comme le patron met un salaire à la disposition de l'ouvrier. Que faut-il pour que l'ouvrier obtienne le salaire? qu'il fasse le travail commandé. Que faut-il pour que vous parveniez au ciel? Faire également ce que Dieu vous commande. *Le faire*, entendez bien, non pas le négliger, l'oublier, n'y plus penser... Nous vous rappelons entre autres: le devoir de bien servir Dieu; le devoir d'aimer son prochain comme soi-même; le devoir de repousser les mauvaises pensées; le devoir de faire pénitence et de porter sa croix...

En somme, notre *fin*, c'est le bon Dieu; eh bien, pour arriver à cette fin, le moyen le plus sûr, le plus doux, le plus facile, c'est encore le bon Dieu. Vivons avec Dieu et nous irons sûrement à Dieu. Prions baucoup Dieu, de cette vraie prière du cœur, qui est un épanchement de nous en lui, et infailliblement nous trouverons Dieu!...

L'école du crime

Aux critiques qu'on lui fait le cinéma répond qu'il est un commerce d'où il conclut qu'il n'a pas à *moraliser* parce qu'il viderait les salles.

Jamais injure, plus grave ne fut adressée à notre société contemporaine. S'il faut remplir les salles, et si les salles se vident lorsque le spectacle est moralisateur, nous sommes une société condamnée.

Il devrait y avoir un degré de moralité nécessaire. Or, le cinéma actuel *démoralise*.

L'Œuvre, de Paris, qui n'est pas un organe religieux, bien s'en faut, avait, à ce sujet ces derniers jours, une illustration saisissante. Faisant allusion au "Cercle Rouge" qui paraît à la fois en roman-feuilleton et en film de cinéma, selon la déplorable mode actuelle, il représentait toute une jeunesse courant vers "le Cercle Rouge"... et le "Cercle Rouge" était la lunette d'une guillotine.

Les romans policiers, en effet, sont "l'école du crime," selon la légende qui était inscrite au-dessus. Les tribunaux le savent bien.

L'alcool, assassin de la Patrie

"Les lois se font parfois longtemps attendre: telle la loi contre le fléau, générateur d'autres fléaux, l'alcoolisme; la timidité, la déférence à l'égard de cet assassin de la patrie, je ne les qualifie pas parce que, dans la langue qu'il faut bien que je parle aujourd'hui et qu'on appelle académique, je ne trouve pas l'épithète qui conviendrait, âpre et violente. D'ailleurs, des lois ne suffisent pas; on a dit il y a longtemps, qu'elles ne peuvent rien sans les mœurs. Il faudra bien que des mœurs meilleures aient raison de notre individualisme outré, un mal dont on peut très bien mourir; mais, en France, on ne verra jamais l'Etat absorber toutes les forces prescrites, tous les devoirs, enrôler et enrégimenter les âmes. L'âme française n'est pas faite pour porter un numéro matricule..." M. Ernest Lavisse, rapport sur les prix de vertu.

Etrennes de guerre

Comme cadeaux du nouvel an, les Français ont été gratifiés de nouvelles taxes de guerre. Comme nous, ils paieront maintenant trois sous au lieu de deux sous pour l'affranchissement de leurs lettres; comme nous, ils auront à payer plus cher leur tabac et leurs cigares; comme nous ils devront verser au fisc un impôt plus considérable sur les billets de théâtre. Comme nous ils paieront un impôt sur chaque télégramme, sur le café, sur certains articles d'alimentation.

Pas de bébés !

Un procès intéressant vient d'être plaidé à New-York. Un jeune avocat se plaignait de ce que le concierge de la maison de rapport qu'il habitait refusait de laisser les voitures d'enfants sortir au dehors, ou en revenir, par la porte principale de l'édifice. En un mot, une pancarte annonçait que les paquets et les enfants devaient passer par la porte d'arrière. Indigné, le jeune père poursuivit le propriétaire, et le juge lui donna raison. A l'avenir, les bébés que contient la maison pourront être considérés comme des êtres humains, ce qui sera une grande nouveauté dans la métropole américaine.

Tu aimes à parler en chrétien sérieux, et tu te divertis selon le monde.

Pour les Cultivateurs

"Industrialisation de l'Agriculture"

L'expression *industrialisation de l'agriculture*, nous n'avons garde de le nier, est quelque peu rébarbative; elle est un peu "à courant d'air", comme on dit à Paris, mais il n'y a pas lieu de se désespérer. Elle signifie tout simplement l'application des méthodes industrielles sur la ferme, dont quelques-unes sont l'étude des marchés, la comptabilité, l'association, le perfectionnement professionnel, etc.

Tout de même, quelle magnifique peur nos gens ont du mot juste, de l'expression appropriée!

Sans vouloir entrer dans des considérations trop solennelles, on peut dire que, dans la plupart des pays européens, l'agriculture a depuis trente ou quarante ans, subi une profonde transformation. L'histoire économique de la fin du dernier siècle a peu de fait aussi original et aussi important à enregistrer que l'évolution scientifique et industrielle qui s'est dessinée dans la pratique agricole d'alors. L'agriculture jusque là dans le marasme s'est réveillée. Plusieurs facteurs sont entrés en ligne de compte parmi lesquels nous nous bornerons à ne mentionner que les principaux, soit le progrès du machinisme, la création et l'amélioration des voies de transport, certains remaniements tarifaires pour lutter contre la concurrence et les crises agricoles et puis surtout la vulgarisation—relative, il est vrai—de nouvelles théories scientifiques. Tout cela a sensiblement transformé la production agricole. 'Le cultivateur, lui aussi, écrit un économiste français, subit un profond changement dans son être moral: il sort enfin de son long isolement et, peu à peu, les nécessités de la crise agricole et l'âpre concurrence l'obligent à s'unir à son voisin pour acheter, produire et vendre à meilleur compte que par le passé. Ainsi, chaque jour plus nombreuses, de puissantes associations rurales se constituent en Allemagne, en Danemark, en France, en Italie et dans la plupart des nations européennes.' Bref, l'agriculture est devenue "une industrie comme une autre" et l'évolution en ce sens a été appelée l'*industrialisation de l'agriculture*—le plus naturellement du monde.

L'agronome dit au cultivateur : L'industriel fabrique et vend de l'acier, des chaussures, du papier; toi, tu fabriques et vends du lait, des œufs, de la viande; tous deux vous êtes industriels. Il y a cette différence importante toutefois que l'industriel fabriquant des chaussures, par exemple, est capable de déterminer le coût de la matière première qu'il emploie et par là le prix de revient exact du produit qu'il met sur le marché; toi, au contraire, tu ne peux déterminer le prix de la matière première, parce que tu la fabriques toi-même, et ce dans des conditions où il est impossible de bien définir la part respective de tous les facteurs. Tu ne devras donc pas copier en tout les méthodes de l'industriel qui fabrique des chaussures, mais bien t'en inspirer, t'en rapprocher le plus possible. L'industriel se tient au courant des nouveaux procédés de fabrication, il cherche sans cesse à améliorer son travail, à le rendre plus attrayant, plus productif, plus facile; il tient une comptabilité rigoureuse de ses recettes et de ses dépenses. Toi, emprunte bien vite ces procédés et applique-les dans la mesure du possible à la production du foin, du lait, des œufs—en d'autres termes: industrialise l'agriculture dans le domaine de la production; et d'une.

Mais ce n'est pas tout.

S'il est important de préconiser l'organisation industrielle de l'agriculture, en vue d'une plus grande et meilleure production, il est non moins important de travailler à organiser la vente des produits. Le fabricant de chaussures ne se borne pas à fabriquer de la bonne marchandise. Quand elle est manufacturée il doit l'écouler, c'est-à-dire la vendre aux meilleures conditions, en évitant, cela se conçoit, de se mettre entre les mains des intermédiaires, spéculateurs ou accapareurs de toute farine qui ne demandent pas mieux qu'à lui soutirer le meilleur de ses bénéfices. Aussi pour obvier à ces difficultés, il suit attentivement les fluctuations du marché, fait de la publicité et protège ses intérêts par l'association.

Le cultivateur est dans le même cas. Après avoir produit, il doit vendre. Pour obtenir les plus hauts prix, pour se garer des intermédiaires et des spéculateurs, pour se défendre sur tous les terrains, pour effectuer le transport à meilleur compte, on conseille aux producteurs agricoles d'étudier les marchés et les préférences du consommateur, et, point essentiel, de s'organiser en associations professionnelles, sociétés coopératives de crédit, de vente et d'achat—en d'autres termes, on conseille l'industrialisation de l'agriculture dans l'écoulement des produits; et de deux.

Voilà, croyons-nous, ce qu'il faut entendre par l'expression: industrialiser l'agriculture.

Armand LÉTOURNEAU.

Le commerce des pommes de terre

(Remarques par les Fermes Expérimentales)

Pour le consommateur, l'achat des pommes de terre est une question de grande importance, surtout en ces années où les prix vont augmentant de jour en jour. Les officiers du Ministère ont récemment eu l'occasion d'inspecter quantité de pommes de terre dans les caves mêmes des consommateurs. Ces pommes de terre avaient été achetées, comme c'est la coutume, de petits commerçants, et moins que satisfaisant était leur état de conservation: dans trois des lots, la pourriture s'élevait même à 75 p.c. de la quantité totale en cave. La maladie, cause de cette pourriture, n'était autre que la brûlure ou rouille tardive de la pomme de terre, certainement présente à l'époque de l'arrachage et de l'expédition.

Le consommateur est impuissant à se protéger en pareils cas et rarement peut-il arriver à obtenir quelque chose en dédommagement. Maintenant le petit commercant est-il à blâmer? Non, le blâme va tout à l'expéditeur et au producteur.

Afin d'éviter une telle perte au consommateur, auquel il est juste, au retour du bon argent qu'il donne, qu'on livre de bonnes pommes de terre se conservant bien tout l'hiver, il importe que le producteur fasse sa part et apporte plus d'attention à l'arrachage, au triage et à l'expédition de ses pommes de terre. La brûlure est une maladie qui peut être maîtrisée. Chaque cultivateur est au fait de la véracité de cette assertion depuis que le Ministère de l'Agriculture n'a rien négligé pour démontrer, sur nombre de fermes dans le pays, les bons effets des pulvérisations qui ont augmenté la proportion des tubercules sains et la production totale de 90 à 100 boisseaux par acre.

La vente de pommes de terre de qualité inférieure est malhonnête, sinon encore illégale. Les cultivateurs savent par expérience que les diverses pourritures sont la cause de fortes pertes dans leurs propres caves. Cependant on semblerait généralement avoir pour pratique de se défaire au plus tôt d'une récolte infecte et de porter ainsi les pertes occasionnées par la pourriture à la charge du consommateur, n'en demandant pas moins à ce dernier le prix établi pour les pommes de terre saines.

Il n'y a pas de doute qu'en certains cas le consommateur est aussi à blâmer, en emmagasinant ses pommes de terre (ou ses autres légumes d'hiver) dans une cave trop chaude. Pommes de terre et autres légumes demandent à être conservés en local frais. La gelée, communiquant une saveur sucrée aux pommes de terre, leur est contraire, mais la température ne devrait pas s'élever à plus de 40 degrés (F.); où la température ne peut être maintenue à ce point, mieux vaut n'y pas mettre l'approvisionnement d'hiver de pommes de terre, car il en résultera certainement des pertes.

Les cultivateurs ne devront pas être surpris si le consommateur en vient à demander que les pommes de terre, comme le fruit du pommier, lui soient vendues assorties; et ceux-là parmi les producteurs de pommes de terre qui n'auront pas protégé leurs plantations contre les maladies, auront à garder tous les tubercules pourris ou malades. Bouillies, les pommes de terre attaquées de maladies constituent, il ne faut pas l'oublier, une bonne nourriture pour les animaux.

Une lettre ou une carte postale adressée au service des Publications, au Ministère Fédéral de l'Agriculture, vous vaudra par le retour du courrier des renseignements sur le mode de culture propre à produire une récolte saine de pommes de terre.

Incroyable mais vrai

L'exposition annuelle d'animaux à Chicago a eu lieu dernièrement et, comme toujours, elle a été un grand succès. Il s'y est produit un fait absolument incroyable et que personne ne croirait s'il ne s'était pas passé en présence de milliers de témoins. Le bœuf gras qui avait été déclaré champion a été vendu à l'enchère pour la boucherie. Il a été acheté par le groupe millionnaire de fabricants d'automobiles de Détroit au prix de $1.75 la livre poids vivant. L'animal appartenait à l'université de Californie qui exhibait en même temps un lot de 20 animaux (car load) qui furent aussi vendus à l'enchère et rapportèrent 28 sous la livre poids vivant.

Il y a lieu de féliciter l'université californienne mais les millionnaires de Détroit qui ont payé $1.75 la livre pour leur roastbeef de Noël mériteraient d'être lapidés.

Correspondance royale

Le roi George d'Angleterre reçoit en moyenne 600 lettres par jour; la reine Marie 300. Aussi, dit le "Chamber's Journal", l'importance de ce courrier a-t-elle nécessité la création d'un service spécial. A l'Office central des postes, deux employés y sont exclusivement affectés. Ils séparent la correspondance du roi et celle de la reine, la première est portée sept fois par jour à Buckingham, la seconde quatre fois. Au palais, le secrétariat ouvre les lettres et les répartit en deux groupes: lettres privées, lettres officielles. Les lettres officielles sont ensuite classées en trois subdivisions: affaires intérieures, affaires étrangères, affaires diverses, cette dernière catégorie comprenant surtout les demandes de secours, de distinctions et de récompenses. De temps en temps il arrive des lettres de menaces, qui sont le plus souvent l'œuvre de déséquilibrés; elles sont confiées à la police. Toutes les autres sont transmises au cabinet de travail du roi, qui les examine assisté de son secrétaire particulier. Il est bien entendu que le roi ne les lit pas toutes; il en prend connaissance par l'analyse qui en a été faite sur un régistre au moment du classement; puis il indique à son secrétaire celles qu'il veut lire de plus près ou les réponses qu'il faut donner.

L'origine de la tenue khaki

Dès 1611, les Français qui se trouvaient alors dans l'Inde portaient des habits faits avec un calicot brun, très fin et très léger, qui était déjà appelé khaki, à cause de sa couleur.

Dans son "Glossaire anglo-indien", Jobson, s'exprime ainsi sur le kakee (vulgairement kharki ou kharkee):

"Ce fut tout d'abord la couleur de l'uniforme des nombreux régiments du Punjab, qui prirent part au premier siège de Delhi.

Depuis lors cette couleur devint très populaire dans l'armée anglaise des Indes, et lors des campagnes de 1857-58, à l'époque de l'insurrection des Cipayes, fut adoptée par bien d'autres corps."

Le bas de laine de l'Ecossais

Comme la plupart des montagnards, les habitants de l'Ecosse sont connus pour leur sévère économie.

Tout dernièrement, dans une ambulance anglaise, on amène un Ecossais à la jambe fracassée par un éclat d'obus. Le cas étant fort grave, on endort le malheureux qui déjà avait perdu connaissance et un chirurgien pratique l'amputation du membre blessé.

Or, à son réveil, le Tommy, s'apercevant qu'il n'a plus qu'une jambe, se met à pousser de grands cris :

—Ma jambe! Ma jambe! dit-il d'une voix éplorée.

—Que voulez-vous, fait l'infirmière de service, vous risquiez la mort, il a bien fallu la couper!

—Eh! ce n'est pas de cela que je me plains, réplique le blessé, je veux seulement qu'on me rapporte ma jambe. Songez donc, j'ai tout mon argent caché dans mon bas!

Quatre joyeux compères

Lu textuellement dans un journal allemand:

"Deux de nos vaillants aviateurs ayant atterri, récemment, dans la Dabroudja, des paysans leur firent un accueil enthousiaste. Pour mieux marquer leur sympathie, ils firent même présent à chacun d'eux d'un cochon. C'était fort bien, mais il fallait enlever les deux bêtes. En se gênant un peu, nos deux aviateurs y parvinrent, *et les quatre joyeux compères prirent bientôt leur vol dans les airs*".

On ne saurait mieux dire, et nous savons maintenant que deux Boches et deux cochons font "quatre joyeux compères".

ST. ISIDORE DE BELLEVUE, Sas.

—Le 1er janvier, les paroissiens de Bellevue ont présenté une requête à leur curé, M. l'abbé H. Chauvin, lui demandant l'approbation d'un couvent. M. le curé accepta de grand cœur l'idée qui régnait depuis longtemps dans la paroisse.

Aussitôt un comité fut formé dont voici les noms: M. l'abbé H. Chauvin, président, M. H. Leblanc, H. Gaudet, Wilfrid Gareau, Moïse Leblanc, Z. Gaudet, E. Gaudet, Walter Houle.

Les souscriptions furent ouvertes et en cinq minutes $17.00 furent versées à cette fin. Espérons qu'avant l'automne prochain nous verrons l'érection du couvent.

—M. E. Gaudet a été réélu marguillier pour trois ans.

Prince-Albert et Environs

LA BELGIQUE ET LA GRANDE GUERRE

Conférence de M. l'abbé Vandamme

M. l'abbé Vandamme, délégué du cardinal Mercier au Canada, était, vendredi soir, l'hôte d'honneur des Franco-Canadiens de Prince-Albert, devant lesquels il a exposé la terrible situation de la Belgique. La rigueur de la température et les nombreuss indispositions qui en sont la suite naturelle n'avaient pas permis à tous nos compatriotes d'assister à cette causerie de passionnante actualité, mais tous ceux qui ont eu l'avantage d'entendre le prêtre belge leur conter simplement et leur montrer par l'image le sort de sa malheureuse et héroïque patrie ont été vivement impressionnés et en garderont un souvenir durable.

Le R. P. Panhaleux, vicaire à la cathédrale, chargé de presenter l'orateur, le fait en termes très heureux. Il fait ressortir le grand avantage qu'il y a pour nous à entendre un témoin oculaire des événements qui se sont passés en Belgique, un témoin impuissant et attristé qui peut dire: "Ce que vous avez entendu conter des atrocités allemandes, je l'ai vu, j'y étais. Quand ils sont venus massacrer piller, saccager partout, j'étais là. Je connais la situation dans laquelle ils ont placé mon pays et je suis venu vous dire ce qu'ils ont fait et comment ils l'ont fait; et je le dirai sans haine, mais aussi sans crainte".

Après avoir salué la grande figure du cardinal Mercier, dont M. l'abbé Vandamme est l'émissaire, le R. P. Panhaleux met en relief l'importance de la résistance belge qui a puissamment contribué à sauver Paris et la France. En rendant possible le "miracle de la Marne" la Belgique a aidé à sauver la civilisation française, cette civilisation à laquelle nous devons nos aspirations, nos mœurs, notre langue, tout ce que nous avons de plus cher comme Franco-Canadiens.

Le rôle de la Belgique et de la France dans cette guerre nous donne une leçon d'amour et une leçon de vaillance, et si le passage au milieu de nous de M. l'abbé Vandamme a pour résultat de nous pénétrer de cette double leçon, cette réunion sera certainement la plus féconde qu'ait jamais eue l'Association catholique franco-canadienne de Prince-Albert.

Les paroles du R. P. Panhaleux qui traduisaient si heureusement les sentiments de tout l'auditoire, ont été chaleureusement applaudies.

M. l'abbé Vandamme donne ensuite sa conférence. Pendant une heure et demie il expose simplement, familièrement, le sort de sa malheureuse patrie. Le sujet qu'il traite n'a d'ailleurs pas besoin d'artifices oratoires pour retenir l'attention et les faits qu'il relate parlent d'eux-mêmes.

Dans un bref aperçu géographique et historique, le conférencier nous dit ce qu'était la Belgique avant la guerre, quel degré remarquable de prospérité elle avait atteint, quelle était sa situation en Europe au point de vue international, avec sa neutralité garantie par les grandes puissances.

Le 3 août, jour de la mobilisation générale, la Belgique avait à sa disposition 117,000 soldats, auxquels devaient bientôt se joindre 18.500 volontaires. Son devoir étant de rester neutre, neutre elle resta jusqu'au bout, et son armée se trouvait postée le long de ses trois frontières indistinctement. C'est ainsi qu'il n'y avait que 25,000 hommes à Liège. Ce ne fut que lorsque les Allemands eurent violé le territoire que toutes les forces belges furent dirigées contre eux. Elles réussirent à infliger de graves pertes à l'ennemi et à gagner un temps précieux qui permit à la France de se préparer à recevoir le choc formidable qui devait fondre sur elle. La résistance d'Anvers, pareillement, occupa 200.000 Allemands pendant la bataille de la Marne. Quant à la célèbre bataille de l'Yser, qui dura du 16 au 31 octobre sans interruption, elle empêcha l'armée teutonne de tourner le flanc gauche français et de prendre Calais. C'est ainsi qu'à trois reprises la Belgique a fait vaillamment son devoir et rendu des services signalés aux Alliés. Aujourd'hui, elle a une nouvelle armée de 250,000 hommes, composée principalement de jeunes gens qui ont réussi à passer en Hollande au péril de leur vie et à rejoindre leurs camarades.

La situation de la population civile belge, après deux ans et demi de guerre, ne s'est pas améliorée. Les massacres en masse des premières semaines ont cessé, mais la situation économique est toujours affreuse. Toute industrie ayant cessé de fonctionner, tout le monde se trouve sans ressources et attend sa subsistance des comités de secours. **La petite bourgeoise, habituée à vivre dans l'aisance, et les enfants de toutes les classes souffrent particulièrement.**

M. l'abbé Vandamme a fait défiler sous nos yeux une série de projections lumineuses qui illustrent d'une façon poignante les conditions actuelles de la vie en Belgique. Partout où l'ennemi a passé, on ne voit que ruines et dévastations. La plupart des photographies que présente le prêtre belge ont été prises par lui-même dans un faible rayon autour de la paroisse où il exerçait son ministère, non loin de Bruxelles. L'envoyé du cardinal Mercier a été lui-même retenu quelque temps comme otage. Plus tard, il a réussi à s'enfuir en Hollande.

En résumé, les Belges sont tristes et misérables, mais ils ne sont pas découragés. Tout le monde est sûr de la victoire, personne ne se plaint de ce qu'on ait décidé de s'opposer par la force au passage des Allemands. C'est la conduite qu'il fallait tenir et que on tiendrait encore si c'était à recommencer. Cette confiance tenace et ce sentiment du devoir accompli sont évidemment de bon augure.

L'assistance a été vivement intéressée et impressionnée par la conférence de M. l'abbé Vandamme.

La soirée fut agrémentée de musique par Mme G. Carrier, Mlle Marie Valade et M. Emery Valade.

Samedi, dans l'après-midi, M. l'abbé Vandamme répéta sa conférence devant les religieuses et les élèves de l'Académie de Sion.

Dimanche soir eut lieu, au théâtre Empress, la grande réunion destinée au public anglais de la ville. Le maire Knox présidait. Une assistance considérable suivit avec un visible intérêt l'exposé simple et pathétique du prêtre belge. La générosité dont elle fit preuve, témoigna d'ailleurs largement en faveur de la sympathie que l'on a à Prince-Albert pour la cause de la malheureuse Belgique.

Le premier ministre Martin et le district de Prince-Albert

Le premier ministre Martin, de passage à Prince-Albert, a été reçu à la Chambre de Commerce. Le président R. H. Hall lui a exposé la situation au sujet du chemin de fer du Grand Tronc Pacifique. Il a également attiré l'attention du ministre sur l'amélioration qu'il était urgent d'apporter à certaines routes du district, notamment la route d'Alingly et celle qui conduit à Albertville, Henribourg et Paddock-Kood.

Le premier ministre s'est fait expliquer en détail les particularités de la région que desservent ces routes et a promis de s'occuper sérieusement de cette question dont l'importance lui paraissait justifiée.

Notes Locales

—M. J. P. Daoust, gérant du *Patriote*, est en voyage d'affaires à Régina et Winnipeg.

—Les élèves de l'Académie de Sion suivent en ce moment les exercices de leur retraite annuelle qui leur est prêchée par M. l'abbé Sinnett.

—Lundi matin, un incendie a détruit l'une des plus belles résidences du nord de la rivière. Les conduites d'eau sous la Saskatchewan étant brisées depuis quelques mois, les pompiers n'ont pu combattre le feu.

—De passage à Prince-Albert: MM. les abbés Dubois, de Laflèche; Lebel, d'Albertville; Perrault, de Domrémy, R. P. Leduc de Saint-Louis; R. P. Guy, de Le Pas, revenant du Lac Laplonge; R. P. Waddel, en route pour Le Pas; M. et Mme J. M. Renaud, de Marcelin; M. Cyr, de Debden.

—Hier matin, le R. P. Panhaleux a béni le mariage d'Alexandre-François Gareau, fils d'Antoine Gareau et de Mélétine Quesnel, d'Alexandria, Ont., et de Marie Russell, fille de Jean Russell et de Célina Desrocher.

—Le R. P. Danis, curé de la cathédrale, est retenu à l'hôpital de la Sainte-Famille légèrement souffrant.

—Le caporal E. A. Hinitt, et le soldat J. E. Marion, viennent d'arriver à Prince-Albert. Tous les deux ont été blessés en France et reviennent infirmes.

SAINT-GEORGES, Sask.

L'assemblée annuelle de l'école de White Star a eu lieu le 12 courant. M. Pierre Collée a été élu commissaire à la place de M. Leroux. M. Victor Colvez a été nommé président et M. Labaye secrétaire-trésorier.

MARCELIN, Sask.

—Mon cher *Patriote*, vous vous êtes trompé la semaine dernière en disant que M. H. Ranger de St. Clet, P.Q., avait acheté la section d'un M. Roy de Marcelin, c'était Ray, qu'il fallait annoncer. M. Ray est Anglais, il s'éloigne pour aller "rancher".

—Mardi à 10 heures, M. Joseph Fournier, fils de Romuald, conduisait à l'autel Mlle Ida Bonthoux, fille de Marin Bonthoux. Ils iront demeurer sur leur terre à un mille de Blaine Lake.

—Les cultivateurs voyant le prix du beurre et des œufs si élevé tous les hivers, se sont dit qu'il y avait de l'argent à faire. Aussi plusieurs sont-ils enchantés d'avoir 45 sous la livre de beurre frais et 45 sous pour les œufs. Et vous voyez poindre ici là des poulaillers construits selon les données des fermes expérimentales. Alors les poules ont leur lumière du soleil, leur rideau de cloison, leurs légumes, leur nourriture à tirer des épais lits de paille de balle ou de bran de scie.

—MM. J.-Bte Godbout et Verrault cessent leur commerce au village et ne s'occuperont que de culture. M. Brizard, maître de poste, a acheté le magasin pour son bureau qu'il a l'intention d'améliorer.

M. J.-Bte Godbout à l'occasion de cette vente a donné 100 piastres à l'œuvre du couvent.

—*Baptême.*—Mme Alphonse Bourgeault, le 9 janvier une fille, Marie-Éveline. Parrain et marraine M. et Mme Oscar Bourgeault.

—Une Compagnie, limitée à $11,000, vient de se former à Marcelin pour exploiter l'invention de M. Thomas F. Côté. Raison sociale: "Modern fuse Plug Co., Ltd." Six actionnaires tous de langue française s'emparent des 1.100 parts ou actions à $10 la part.

Mort du R. P. Allard, O. M. I.

Le R. P. Joachim Allard, O.M.I., est décédé le 10 janvier à l'hôpital de Saint-Boniface. Il était âgé de 78 ans. C'était l'un des pionniers des missions catholiques dans l'Ouest, où il vint il y a une cinquantaine d'années. Le R. P. Allard avait été vicaire général du diocèse de Saint-Boniface sous NN. SS. Taché et Langevin. Après la mort de Mgr Taché et jusqu'à la nomination de Mgr Langevin, il fut administrateur du diocèse.

Ses funérailles ont eu lieu à la cathédrale de Saint-Boniface.

FILIATRAULT, Sask.

Notre mission, composée de quelques familles canadiennes-françaises et d'un assez grand nombre de bons et braves jeunes gens, Canadiens et Francais, doit son origine à l'intrépide curé de Ponteix, M. l'abbé Royer, qui dirigea quelques colons dans cette belle et fertile vallée il y a six ou sept ans. Le Père Passaplan, d'illustre mémoire, en fut le premier missionnaire et lui fournit de nombreux colons. Cette mission, devenue plus prospère en 1913, fut confiée au curé du Lac Pelletier; M. l'abbé Pannetier s'en occupa pendant quelques mois, et depuis trois ans M. l'abbé J. Bellair vient nous dire la grand'messe, un dimanche par mois, très régulièrement, aussi bien en hiver qu'en été. Nous avons à notre disposition une vaste salle qui nous sert de lieu de réunion; bientôt nous aurons notre chapelle, au centre de la colonie, sur la terre de M. Arsène Gaucher, qui vient de nous donner cinq acres à cet effet.

Une bonne famille canadienne-française, la famille Sévérin Desharnais, nous est arrivée récemment, et dans le cours de cette année 1917 nous attendons encore plusieurs familles catholiques. Plusieurs terres, excellentes pour la culture mixte, sont à vendre ou à louer et se trouvent à 8, 10 ou 12 milles des stations de Crichton et d'Admiral; les prix sont modérés et les conditions de payement très faciles.

La bonne harmonie, l'entente la plus cordiale règnent dans cette belle mission composée exclusivement de Canadiens de Français et de Belges. Ils viennent d'en donner une nouvelle preuve lundi soir, 8 janvier.

Une partie de cartes, bien en règle, nous réunissait tous en effet, dans notre vaste salle des fêtes; plusieurs de nos amis de Ponteix étaient venus aussi pour nous apporter l'encouragement le plus fraternel. Voici les noms des heureux gagnants.

Prix des dames: 1er prix, Mme P. Forcier; 2ème prix, Mme S. Desharnais; prix de consoltaion, Mme A. Brien.

Prix des Messieurs: 1er prix, M. O. Hamel; 2ème prix, T. Lavertu, prix de consolation W. Hamel.

Tous nos remerciements les plus sincères à l'habile et dévoué organisateur de la soirée, qui fut M. Ovila Goddu. M. O. Goddu, ses trois frères et leur sœur habitent, tous ensemble, d'un commun et parfait accord, dans la plus belle villa de notre colonie.

La partie musicale, sous l'habile direction d'une de nos organistes, Mme Sévérin Desharnais, ne fut pas négligée. Nous avons entendu avec plaisir et souvent même avec émotion les chants patriotiques et comiques qui ont été fort bien exécutés par Melles L. Goddu, M. Desharnais, C. Desharnais, Mme S. Desharnais, MM. P. Forcier, T. Lavertu, A. Roberge, L. Ruet, A. Goddu, G. Guillard, J. Webster.

Les chants nationaux français et Canadien ont été écoutés debout. Tous nos artistes ont été fortement applaudis.

Nous devons une mention spéciale à M. D. Lacourcière qui gravement, pesa, à tour de rôle, sur sa balance, toutes nos élégantes pâtissières, ce qui nous valut une bonne recette qui dépassa toutes nos espérances.

Notre infatigable missionnaire, M. l'abbé J. Bellair, qui avait bien voulu nous chanter la messe les 1er, 6 et 7 janvier, présida avec satisfaction cette belle fête de famille et remercia chaleureusement les organisateurs et les assistants.

Les Marguilliers de St Joseph
de Filiatrault.

CANTAL, Sask.

La messe de Minuit, cette année a été des plus brillantes. Notre digne et vénéré pasteur M. l'abbé Nadeau, qui sait toujours si bien se dévouer pour ses paroissiens, n'a pas épargné son temps ni ses peines pour la décoration de l'église qui était superbe.

Le temps était magnifique et l'assistance nombreuse. Tous se sont fait un devoir de recevoir la Sainte Communion.

La messe de Gounod sous l'habile direction de M. J. M. Gauthier fut des mieux exécutée.

On remarquait au chœur de chant: Mlles Rose Bégin, organiste, Eugénie Gauthier, Clara Bégin, Mary Chambell, M. Béliveau, Béatrice Houde, Gabrielle Houde, MM. Ulric Bégin, Pierre Carrier, Edmond Gauthier, Paul Bouthillier, Arthur Emond, C. Bertholet, Gustave Mathis, Albert Charette, J. Ruel.

Il y eut chant de cantiques français et anglais.

La messe de minuit dans notre nouvelle église a été une des plus belles que nous avons encore eue à Cantal. Nous remercions tous ceux qui ont contribué à en rehausser l'éclat.

Les Révérendes Sœurs Ste Irène et Romuald, des Sœurs Grises de St. Boniface ont passé la semaine de Noël à Cantal en visite chez leur parent, M. Edmond Gauthier.

Les dangers de notre système d'immigration

Du *Devoir*, ces judicieuses réflexions, sous la signature de Georges Pelletier :

Il se présente chaque semaine des preuves manifestes de la courte vue des politiciens canadiens responsables du régime d'immigration au moyen duquel on a peuplé une grande partie du pays. Saskatoon télégraphiait, par exemple, samedi soir, que 5,000 Doukhobors de la Saskatchewan envoient à Ottawa une délégation chargée de demander à sir Robert Borden s'il veut imposer la conscription au pays. Les Doukhobors craignent que le recensement du *Service national* n'y conduise et refusent de répondre au questionnaire de M. Bennett tant que le premier ministre ne leur aura pas garanti l'exemption de la conscription, du moins pour leur groupe. On sait, en effet, que les Doukhobors ont quitté la Russie pour ne pas faire de service militaire et que le ministère Laurier leur a promis qu'ils n'auraient pas ici d'ennuis à ce propos, comme ils en ont eu en Russie.

Par ailleurs, si l'on appliquait jamais le service obligatoire au Canada, les Canadiens d'origine anglaise et française auraient droit de se demander pourquoi on les envoie au feu quand des nouveaux venus, citoyens du Canada comme eux, échappent à l'obligation générale. L'autre jour, il s'agissait des Mennonites du Manitoba, qui refusent d'aller devant les tribunaux; cette fois-ci, il faut tirer la situation des Doukhobors au net, en regard de la loi militaire. Questions compliquées, et qui ne sont pas les seules que pose chez nous une politique d'immigration conçue à la diable.

LES MARCHES

Prince Albert

BLE—	
No. 1 nord	166
No. 2 nord	163
No. 3 nord	157
No. 4 nord	138
AVOINE	0.43
ORGE	0.60
FOIN la tonne	10.00
POMMES DE TERRE le minot	0.70
BEURRE, la livre	0.40
OEUFS, la douzaine	45c à 60c
BOEUF, la livre	0.10
PORC la livre	0.13
MOUTON, la livre	0.18

Winnipeg

BLE—	
No. 1 nord	183¾
No. 2 nord	180¾
No. 3 nord	177¼
No. 4 nord	162¼
AVOINE—	
No. 2 C. W.	57⅛
No. 3 C. W.	55⅞
No. 1 fourrage	55⅞
ORGE—	
No. 3	99
No. 4	93½
Fourrage	79
LIN—	
No. 1 N. W. C.	262¼
No. W. C.	259¼